

NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE,  
OU  
ANNALES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES  
DE L'EUROPE ET PRINCIPA-  
LEMENT DE LA SUISSE,

<sup>1</sup>  
DÉDIÉES AU ROI.

---

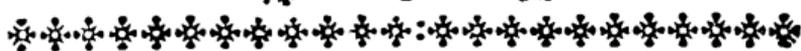
MARS 1770.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ  
TYPOGRAPHIQUE.

---

MDCCCLXX.



A V I S  
DES EDITEURS.

**L**ES EDITEURS du NOUVEAU JOURNAL HELVETIQUE, entreprenant de rappeler cet ouvrage à sa véritable destination, se proposent un but digne de Gens de Lettres & de bons Citoyens. Ils ont cru bien mériter de la Patrie, en faisant connoître les ouvrages des Auteurs nationaux qui méritent de l'être, & en répandant par-tout où leur Journal aura des lecteurs, le goût des lettres & l'amour de la vertu. Ils ont la satisfaction de voir que leur entreprise excite l'attention des vrais patriotes, & ils se croient autorisés à solliciter de nouveau les directions & les secours de tous ceux dont les lumières & les talens peuvent contribuer à la perfection de cet ouvrage. Quoique ce qu'ils ont publié jusques ici soit encore fort au-dessous du point qu'ils se proposent d'atteindre, le Public éclairé peut juger de leurs intentions & apprécier leurs efforts. Ils se flattent que le nombre des Souscripteurs les mettra à même de fournir aux frais considérables qu'exige cette entreprise. Ils invitent tous les Amateurs à s'abonner, pour cette année, chez les principaux Libraires de chaque Ville, qui sont

chargés de recueillir les souscriptions. On payera comptant, contre une reconnoissance des Libraires, L. 5 de Suisse, ou L. 7. 10 sols de France par année, non compris le port.

On vient de le régler de la manière la moins onéreuse pour les abonnés, en convenant avec Mrs. les Directeurs des Postes de Suisse que chaque volume de ce Journal ne payera par la poste que comme une lettre simple. Ceux qui seront expédiés par le Coche couteront de Neuchâtel à Bâle & à Zurich 6 xr. la liv. pesant, & à Genève & sur la route 4 xr; ce qui ne fait guères que 2 baches par année pour chaque abonné.

On peut souscrire à

- Arau*, chez MM. WYDLER, Direct. des Postes.  
*Bâle* . . . . DIENAST, à l'Office des Post.  
 FLICK, Libraire.  
*Berne* . . . . SOCIE'TE' TYPOGRAPHIQUE.  
 H. RÖESCH, Distrib. des Gaz.  
*Bienne* . . . . KÖHLI, Direct. des Postes.  
*Cologne* . . . . MITTELBACH, Offic. des Post.  
*Fleurier* . . . . BOVET, Justicier.  
*Gènes* . . . . Ch. Fr. BRANDT, Négoc.  
 ROSSIER, Libraire.  
*Genève* . . . . DUVILARD-SCHERER, Libr.  
*La Haie* . . . . } P. GOSSÉ, Junior, &  
 D. PINNET, Libraires  
 de S. A S. Mgr. le Prince  
 STATTHOUDER.

## Messieurs

- Lausanne* . . . HEUBACH & COMP. Libr.  
 MEGROZ, Direct. des Postes.  
 MARTIN, Libraire.
- Lentzbourg* . . . STRAUSS, Direct. des Postes.
- Lyon* . . . BERTHOUD, Libraire.
- Le Locle* . . . S. GIRARDET, Libraire.
- Lucerne* . . . GOLDLIN, au Cheval blanc.  
 BALTHASAR, Direct. des Post.
- Montbéliard* . . TITTOT, Direct. des Postes.
- Morat* . . . NICOLET, à la Rive.
- Morges* . . . MONOD, Direct. des Postes.  
 SCHNELL, Libraire.
- Moudon* . . . BESANÇON, Direct. des Post.
- Neuchâtel* . . . S. FAUCHE, Libraire.
- Nion* . . . AMIET, Direct. des Postes.
- Pontarlier* . . . JUNET, Direct. des Postes.
- Rolle* . . . BOYER, Direct. des Postes.
- Shaffhausen* . . { ZIEGLER, Directeur de  
 l'Imprimerie, & l'Office  
 des Postes.
- St. Gall* . . . ZOLLICOFFER, Dir. des Post.
- Strasbourg* . . . BAUER, Libraire.
- Turin* . . . POLLIN & VERNEY, Di-  
 recteurs des Postes.
- Vevey* . . . { REYBAZ, Direct. des Post.  
 CHENEBIE', Libraire.  
 BUSINAT, Libraire.
- Yverdon* . . . DUPUGET, Libraire.  
 DUCROT, Direct. des Postes.
- Zurich* . . . HESS, Directeur des Postes.



NOUVEAU  
JOURNAL HELVETIQUE.

MARS 1770.

I. PARTIE.

ANNALES LITTERAIRES  
DE LA SUISSE.

L. LA PALINGE'NE'SIE PHILO-  
SOPHIQUE, ou idées sur l'état passé  
& sur l'état futur des êtres vivans. Ou-  
vrage qui contient le précis des recherches  
de l'Auteur sur le Christianisme. Par  
M. BONNÉT. SIXIEME & DER-  
NIER EXTRAIT.



NOUS avons examiné les té-  
moins qui confirment la vérité  
du Christianisme: voions main-  
tenant les écrits dans lesquels ils ont con-

signé leur déposition. On me produit un livre, dont on les dit les auteurs. J'avoue que plus je l'examine, plus je suis frappé des *caractères* de vraisemblance, d'originalité & de grandeur que j'y découvre. L'élevation des pensées, & la majestueuse simplicité de l'expression; la beauté, la pureté, l'*homogénéité* de la doctrine; l'importance, l'universalité & le petit nombre des préceptes; leur admirable appropriation à la nature & aux besoins de l'homme; l'ardente charité qui en presse si généreusement l'observation; l'onction, la force & la gravité du discours; le sens véritablement philosophique que j'y apperçois; voilà ce que je ne trouve point au même degré dans aucune production de l'esprit humain.

SEROIT-IL possible, que ces pêcheurs qui font de si grandes choses, n'aient pas le plus petit germe de vanité? Quels sont donc ces hommes, qui, lorsque la nature obéit à leur voix, craignent qu'on n'attribue cette obéissance à leur *puissance* & à leur *piété* (\*).

Je sai que plusieurs *pièces* de la *déposition* ont paru adèz peu de tems après les événemens attelés par les témoins. Ce-

(\*) ACTES III, 12.

pendant tout détermine les faits de la manière la plus précise ; le lieu, le tems, les personnes, les circonstances ; enforte que rien n'étoit plus facile aux ennemis des témoins, que de vérifier les faits. Au lieu de réfutation formelle, je ne vois dans l'histoire du tems que des accusations très-vagues d'imposture, de magie ou de superstition. — Peut-être que ces dépositions opposées se sont perdues. Mais entre les mains de la nation Juive entichée des préjugés des plus forts, comment ces pièces ont-elles pu se perdre ? Les Juifs n'étoient-ils pas intéressés à les conserver ? Le Magistrat qui avoit la *police* en main, pouvoit facilement les contredire ; & il ne l'a point fait. N'est-on pas fondé à conclure qu'il ne l'a pas pu faire ? — On dira peut-être que les amis des témoins devenus puissans ont anéanti les titres qui leur étoient contraires. Mais ils ne le sont devenus que plusieurs siècles après l'événement. Il existe des interrogatoires faits par les Magistrats même de cette nation ennemie des Chrétiens, qui prouvent que les Docteurs Juifs n'étoient pas indifférens à ce qui se passoit sous leurs yeux.

UN boiteux de naissance vient d'être guéri. Le Sanhédrin demande à ceux qui passent pour les auteurs de cette guérison :

par quel pouvoir, & au nom de qui avez-vous fait cela? Chefs du peuple, répondent-ils, puisqu'aujourd'hui nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent, & que vous nous demandez par quel moïen il a été guéri; sachez, vous tous, & tout le peuple, que cet homme que vous voyez guéri, l'a été au nom de celui que vous avez crucifié & que Dieu a ressuscité. Qui ne s'attendroit à voir les témoins convaincus d'imposture?

MAIS quoi? les Sénateurs, auxquels on vient de reprocher un crime atroce, se bornent à faire des menaces aux Apôtres & à leur défendre d'enseigner. On n'objectera pas raisonnablement que l'Historien a fabriqué toute cette procédure. Cette accusation ne lui a point été intentée par les contemporains & par ses ennemis. Cinq mille personnes se sont converties à la vue de ce miracle: Ce nombre est au moins une preuve de la publicité du fait. On ne sauroit me dire que ce nombre est exagéré, parce qu'on n'a en main aucun titre valide à opposer à l'affirmation très-expressse de l'écrivain.

Je renvoie dans le même ouvrage, l'histoire d'un jeune homme vif, ardent, courageux, qui cherche à se signaler en déclarant une guerre ouverte au Christia-

nisme. Son zèle fanatique est trop resserré dans la capitale. Il part chargé de lettres qui l'autorisent à poursuivre par-tout les partisans de la nouvelle opinion; mais il n'est pas encore arrivé au lieu de sa destination, qu'il est lui-même un Ministre de l'ENVOYÉ. Qu'est-il donc survenu sur la route à ce furieux persécuteur; qui l'a rendu tout d'un coup le disciple zélé de celui qu'il vouloit détruire? Son histoire & lui-même me l'apprennent. La voix même de l'Envoyé s'est fait entendre à lui. Bientôt il devient l'objet des fureurs de la secte qu'il a abandonnée.

DANS les fers, devant les Tribunaux, il atteste les *faits* déposés par les premiers témoins. Il ne craint pas d'en être contredit. (ACTES XXVI, 26.) Ses discours ébranlent un Prince Juif devant lequel il paroit par l'ordre d'un Magistrat étranger. Il dit les mêmes choses dans la capitale, devant une nombreuse assemblée du peuple, & il n'est interrompu que lors qu'il vient à choquer un préjugé de cette orgueilleuse nation (ACT. XXII, 21.) Je trouve d'autres discours de ce *témoin*, qui me paroissent des chefs-d'œuvres de raison & d'éloquence, si néanmoins ce mot trop prodigué peut convenir à des discours de cet ordre. (ACT. XVII, 22. 23.) J'en trouve

d'autres si touchans, que je ne puis me défendre de l'impression qu'ils me font éprouver. (ACT. XX, 23. 25. 33--35.) Si la gloire doit se mesurer par l'importance des vues, par la noblesse des motifs & par les obstacles à surmonter, je ne puis pas ne le point regarder comme un véritable héros. Dans les productions de cet homme étonnant, je suis frappé de l'extrême désintéressement, de la douceur, de l'onction & sur-tout de la sublime bienveillance, qui y éclatent de toutes parts. Comment une morale si pure, si élevée, si assortie aux besoins de la société a-t-elle pu être dictée par cet homme, qui *ne respiroit que menaces & que carnage*? Sans doute que celui qui étoit venu rappeler les hommes à ces grandes maximes lui avoit parlé.

MAIS, de toutes ces procédures, il n'en est point de plus importante que celle qui concerne la personne de l'ENVOYÉ. Les faits en sont connus: qu'on les compare, qu'on les analyse; & l'on verra que touchant la résurrection, il ne peut y avoir que deux *hypotheses* satisfaisantes. Ou les témoins ont enlevé le corps, ou l'ENVOYÉ est réellement ressuscité. Mais les témoins soumis aux préjugés de leur nation, sont d'une simplicité, d'une timidité qu'ils ne

diffimulent point eux-mêmes. Lorsqu'il est saisi, ils s'enfuient. Le plus zélé d'entr'eux nie trois fois de le connoître. Convaincus comme ils l'étoient de la réalité des miracles opérés par leur Maître; attachés à lui par l'espérance qu'il délivreroit leur nation d'un joug étranger, ils le voient livré, condamné, crucifié, enseveli & avec lui toutes leurs espérances temporelles. Sera-ce dans des circonstances si désespérantes, qu'ils enfanteront l'extravagant projet d'enlever le corps de leur Maître? Un pareil dessein peut-il monter dans la tête de gens aussi simples, aussi grossiers, aussi dépourvus d'intrigue, aussi timides? Dans quelles vues l'auroient-ils formé? Ou ils sont persuadés que leur Maître ressuscitera, ou ils ne le sont pas. Si c'est le premier, il est évident qu'ils abandonneront son corps à la *Providence*; si c'est le dernier, toutes leurs espérances temporelles doivent être anéanties. Se proposeroient-ils en enlevant ce corps, de publier qu'il est ressuscité? Des hommes sans crédit, sans fortune, sans autorité, espéreroient-ils d'accréditer jamais une si monstrueuse imposture? Encore, si l'enlèvement étoit facile: Mais le sépulcre est scellé; des gardes l'entourent; ils n'ont *ni argent ni or* pour les corrompre. Il est vrai que ce fait

ne se trouve rapporté que dans une seule pièce de la déposition (MATH. XXVII, 66); mais il n'a point été contredit par ceux qui avoient intérêt de le détruire. D'ailleurs, il est très probable, que les Magistrats qui redoutoient une imposture, auront mis en œuvre les moïens qui étoient entre leurs mains pour la prévenir. Ils osent eux-mêmes supposer un enlèvement. Ils font déposer les gardes sur ce qui s'est passé pendant leur sommeil, & ils ne punissent point leur négligence, ils ne confrontent point les témoins avec les gardes, ils ne publient aucune procédure, ils n'éclairent point le public. Deux des principaux disciples attestent en leur présence *cette résurrection*, & ils se contentent de les menacer. On dira, que la crainte du peuple empêchoit les Magistrats de punir l'imposture. Mais si le crucifié n'avoit rien fait qui eut excité la vénération du peuple, pourquoi les Chefs auroient-ils eu quelque chose à craindre, s'ils avoient pu prouver, par des procédures légales & publiques, que la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, la guérison des boiteux, le don des langues &c. n'étoient que de pures supercheries? Si donc l'hypothèse de l'enlèvement est absolument improbable, on ne fauroit refuser de convenir que celle

de la résurrection a un degré de probabilité au moins égal à celui de quelque fait historique que ce soit, pris dans l'histoire du même siècle.

LA résurrection n'est point un fait isolé : elle tient à d'autres faits, qui sans elle deviendroient inexplicables. N'est-ce pas ici le cas d'appliquer cette règle de Logique, qu'une hypothèse est d'autant plus probable, qu'elle explique plus heureusement un plus grand nombre de particularités essentielles d'un même fait ? Envain dira-t-on que la résurrection de l'ENVOYE' n'a pas été assez publique. Il ne s'agit pas de savoir ce que DIEU a pu faire, mais ce qu'il a fait. C'étoit à l'homme intelligent que Dieu vouloit parler. Il ne vouloit pas le forcer à croire. Il a fait tout ce qui étoit *suffisant* pour lui donner cette *certitude morale* si bien assortie à sa condition présente. D'ailleurs, cette objection envelopperoit une grande absurdité, puisqu'elle supposeroit, que chaque individu pourroit exiger que l'ENVOYE' lui apparut.

L'AUTHENTICITE' d'une *pièce* de la *déposition*, c'est ce degré de certitude qui m'affiure que cette pièce est bien de l'Auteur dont elle porte le nom. La *vérité* de la même pièce fera sa conformité avec les faits. La vérité historique ne dépend pas de

l'authenticité de l'histoire. Un écrit peut être très conforme aux faits & porter un nom supposé, ou n'en point porter du tout. Mais si je suis certain de l'authenticité de l'histoire, si je fais, que l'histoire est très *véridique*; l'authenticité sera une nouvelle preuve de la vérité.

Je puis juger de l'authenticité du livre que j'examine, comme de celle de tous les autres livres que je connois. La *tradition* m'apprend, que THUCIDIDE, POLYBE, TACITE sont les Auteurs des ouvrages qui portent leur nom. Je suivrai ici la même méthode. Il s'en faut beaucoup, que l'histoire du *Peloponèse* intéressât autant les Grecs, que l'histoire de l'ENVOYE' intéressoit les premiers sectateurs. Je ne puis douter, que ceux-ci n'aient apporté bien plus de soin à s'assurer de l'authenticité de cette histoire, que les Grecs n'en prirent pour s'assurer de celle de THUCIDIDE.

Je me rapproché du premier âge du Christianisme, & je découvre, que presque à sa naissance les membres se divisèrent sur divers points de doctrine. Je vois, que ceux qu'on nommoit *Novateurs*, en appelloient comme les autres à la déposition des premiers témoins, dont ils reconnoissoient l'authenticité. Je découvre que les adversaires de ce parti, (CELSE, PORPHYRE,

JULIEN, &c.) des hommes éclairés & presque contemporains ne contestoient point cette authenticité. Je trouve cette déposition citée par des écrivains, qui touchoient à ce premier âge. En continuant mes recherches, je remarque, qu'il se répandit de bonne heure une foule de *fausses dépositions*, dont quelques-unes étoient citées comme vraies par des Auteurs fort respectés. Mais ces dépositions *inauthentiques* étoient conformes aux faits essentiels; c'étoit l'histoire authentique elle-même modifiée ou interpo'ée çà & là. Les Novateurs avoient leurs *histoires*, qui s'éloignoient plus ou moins de l'*histoire authentique*; mais la conformité des faits principaux entre deux partis si opposés les uns aux autres est une forte preuve de l'*authenticité* & de la *vérité* de la *déposition*. J'observe, que les Docteurs de la société dépositaire de la doctrine des témoins, en appelloient aux *écrits authentiques*, comme au Juge suprême des controverses. Ils étoient lus chaque semaine dans les assemblées. On étoit si éloigné d'admettre légèrement pour authentiques, des écrits qui ne l'étoient point, qu'on a suspecté l'authenticité de divers morceaux, auxquels, après un plus mûr examen, on a enfin rendu justice. Les membres de cette Société s'exposoient aux

plus grands supplices plutôt que de livrer à leurs persécuteurs ces livres qu'ils reputoient sacrés & que l'on destinoit aux flammes. Il existe des Manuscrits qui remontent au 4<sup>e</sup>. & au 5<sup>e</sup>. siècle, dans lesquels ces pièces portent les *noms* des Auteurs auxquels on les attribue. J'ai donc en faveur de l'authenticité, le témoignage le plus ancien, le plus constant, le plus uniforme des *Chrétiens*, celui des plus anciens *Novateurs*, celui des plus anciens *Adversaires* & l'autorité des Manuscrits les plus originaux.

CE *texte* n'a pu être falsifié pendant la vie des Auteurs. Leur opposition auroit bientôt confondu les faussaires. Il n'a pu l'être immédiatement après leur mort; leurs écrits étoient trop récents & déjà trop répandus. La difficulté s'accroît à mesure que le tems s'écoule; elle est en raison directe du nombre des copies, de la multitude des versions qui voloient dans toutes les parties du monde. La seule pensée de les falsifier toutes ne pouvoit monter dans la tête d'aucun homme. Parmi les schismes qui s'élevèrent, chaque parti veilloit sur la conduite de ses adversaires & n'auroit pas manqué de lui reprocher de semblables impostures. Il en est de même des suppositions: Il est tout aussi insoutenable

nable & par les mêmes raisons de dire, qu'on ait pu dans aucun tems falsifier leurs propres écrits.

MAIS combien d'altérations cette copie imprimée que j'ai en main n'a-t-elle pas pu souffrir par l'injure des tems, par les révolutions des états, par la négligence, l'inattention, l'impéritie des Copistes? Je vois un habile critique, le Docteur MILL, compter plus de *trente mille variantes*, & il n'a travaillé que sur *nonante manuscrits*. Pour résoudre ce nouveau doute, je conviens d'abord, qu'aucun livre ne présente à beaucoup près autant de leçons diverses. Mais y en a-t-il aucun qui ait été lû, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux & par autant de personnes différentes? Le Docteur MILL avoue, qu'il a puisé ces variantes, non-seulement dans les *copies*, mais encore dans toutes les *versions*. En parcourant ces variantes, je vois qu'elles ne portent point sur le fond ou l'ensemble des choses. Un mot substitué, un ou plusieurs mots transposés ou omis; c'est à quoi elles se réduisent.

MAIS un livre destiné par la SAGESSE, à donner au genre humain les assurances d'un bonheur à venir, n'auroit-il point

dû être préservé de toute espèce d'altération? La Providence n'auroit-elle pas pu inspirer tous les Copistes, Traducteurs, Interprètes de tous les tems & de tous les lieux; prévenir les guerres, les incendies, les inondations qui ont fait périr les écrits originaux? Quoi donc? Si les moïens naturels & ordinaires ont suffi pour conserver l'ensemble de cette déposition, seroit-il raisonnable d'exiger un miracle? Autant vaudroit-il demander un miracle perpétuel pour prévenir les erreurs de chaque individu en matière de croyance.

Si je suis convaincu que la déposition n'est ni supposée ni essentiellement altérée, pourrai-je douter de sa vérité? Si je me suis assuré, que les faits miraculeux sont de nature à n'avoir pu être supposés ni admis comme vrais, s'ils avoient été faux; s'il m'a paru évident, que les témoins ne pouvoient ni se tromper ni être trompés; pourrois-je rejeter leur témoignage?

MAIS le Législateur de la nature ne s'est point borné à ce genre de preuves. Il a annoncé de fort loin, *en divers tems & en diverses manières*, la mission de l'ENVOYÉ. C'est ici une nouvelle preuve bien éclatante de la vérité de sa mission. Elle est d'autant plus frappante, que par une dispensation particulière de la Sagesse Suprême;

les oracles dont je parle, avoient été confiés aux adversaires de l'ENVOYE'. Ils me sont transmis par les successeurs en ligne directe de ceux qui l'ont crucifié. Je parcours les livres qu'ils me présentent, & je tombe sur un écrit qui me jette dans le plus profond étonnement. Je crois y lire une histoire anticipée & circonstanciée de l'ENVOYE'. Il me sembleroit que je lis la *déposition même des témoins.* (ESAIÉ LIII.) J'ai peine à en croire mes propres yeux, lorsque je lis dans un autre écrit du même livre (DANIEL IX.) cet oracle admirable, qu'on prendroit pour une chronologie composée après l'événement. Douterai-je de l'*authenticité* de ces écrits ? Mais, la nation qui en a toujours été la dépositaire, n'en a jamais douté. Croirai-je qu'elle les a *supposés* ? Mais elle auroit supposé des pièces qui la couvrent d'infamie, qui lui reprochent avec force ses *désordres & ses crimes.* Dirai-je que cet *accord* des événemens avec les oracles est l'effet du hasard ? Une telle harmonie n'est point l'empreinte d'une cause aveugle. Cependant, puis-je me démontrer à moi-même, que ces oracles aient précédé de cinq à six siècles les événemens qu'ils annonçoient ? (La discussion critique qui éclaircira ce fait est facile ; mais l'Auteur apperçoit une route

plus abrégée & plus sûre, qui doit le conduire à un résultat plus décisif.) La version grecque de ces mêmes écrits faite sous un Roi d'Égypte (PTOLOMÉE PHILADELPHÉ) par des Interprètes Juifs, contient les mêmes oracles. Les oracles ont été cités par tous les Docteurs de cette Nation, & appliqués constamment à l'ENVOYE' qui devoit venir. Quel autre que celui devant (qui les siècles) sont comme un instant, pourvoit dévoiler aux hommes cet avenir si reculé?

A CES preuves extérieures, il faut joindre les intérieures. La Doctrine de l'ENVOYE' porte l'empreinte indélébile de la SAGESSE ADORABLE. Destinée pour un être sociable, elle repose sur les grands principes de la Sociabilité, elle recommande cette bienveillance universelle, si relevée, si pure, à qui elle donne le nom si peu usité & si expressif de *Charité*. L'Auteur de cet œuvre admirable propose à tous les hommes le plus sublime exemple de bienfaisance dans ce sacrifice volontaire, qui annonce l'ami de l'humanité le plus vrai & le plus généreux. — Le cœur est le principe de toutes les affections, c'est lui qu'il faut perfectionner; & c'est aussi le but de cette doctrine céleste, qui condamne le crime pensé, comme le crime

*commis*. — Il n'y a point de passion plus opposée à l'esprit social que la vengeance. La doctrine Chrétienne ne se borne pas à exiger le sacrifice du ressentiment; elle enseigne à punir l'offenseur par des bienfaits; elle propose pour modèle la PROVIDENCE même, qui répand ses faveurs sur tous les êtres. Elle ne laisse au cœur que le doux choix des bienfaits: Elle ordonne à l'être vraiment social de ne se montrer jamais inaccessible à la réconciliation & au pardon: Elle fait de la *tolérance* une de ses premières loix. Les Disciples de l'AMI DES HOMMES poursuivront-ils leurs semblables, parce qu'ils ont le malheur de ne pas attacher à quelques *mots* les mêmes idées qu'eux? Emploieront-ils le fer & le feu pour . . . . On frémit d'horreur à cette pensée. . . . Cette affreuse nuit commence à se dissiper . . . un rayon de lumière l'écarte. . . . puisse le SOLBIL DE JUSTICE y pénétrer enfin! — La Doctrine qui vient de Dieu, doit éclairer l'homme sur les *vrais biens*. Quels objets présentera-t-elle à son cœur? Celui dont l'ame immortelle saisit l'éternité, s'attacheroit-il à des objets que le tems dévore? Doué d'un si grand discernement, prendra-t-il les couleurs inconstantes des gouttes de la rosée pour l'éclat des rubis? C'est

plus abrégée & plus adre à un résultat grecque de son Rpi d'Égypte) par de mêmes orat par tous applicu voit ver (qui les voit rece nombre de d de l'intérieur. Pour besoins, il lui recommande la prière, lui en donne un formulaire très court, parceque l'ame ne sauroit demeurer longtemps dans le profond recueillement que la prière exige. — L'amour de soi-même est le principe universel des actions de l'homme. La doctrine qui vient de Dieu, annoncera au genre humain un état futur de bonheur & de malheur relatif à la nature de ses actions morales. Parce que les menaces ne sauroient être trop réprimantes, il seroit fort dans l'esprit de la chose que la doctrine dont il s'agit, représentât les peines comme éternelles, ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais en

ouvrant cet abîme aux yeux des hommes sensuels, cette DOCTRINE DE VIE exalteroit les compassions du PÈRE commun des humains, permettroit d'entrevoir une main bienfaisante, qui . . . . . Si les peines pouvoient être un moyen naturel de perfectionnement! . . . . . (C'est ainsi que M. BONNET touche avec délicatesse une question malheureusement trop controversée dans la communion à laquelle il est attaché. Heureux qui est assez sage pour se délier de ses lumières! Heureux qui, fidèle aux lois de la vertu & de la piété, abandonne la décision de son sort à venir aux plus miséricordieux de tous les ÊTRES!) Mais une doctrine qui prendroit l'homme par l'intérêt, seroit elle une doctrine céleste? L'objection seroit fondée, si l'homme n'étoit pas composé de *chair & de sang*. L'Auteur de la vraie perfection a afforti ses préceptes à la nature & aux besoins de cet être mixte. Il a parlé au sage par la voix de la sagesse, au peuple, par celle du sentiment & de l'autorité. Les âmes grandes & généreuses peuvent se conformer à l'ordre par amour pour l'ordre. Les âmes d'une trempe moins forte, peuvent être dirigées au but par l'espoir de la récompense ou la crainte des peines. L'homme tient à son corps par des liens très étroits; La doctrine qui

au Ciel que doit être son trésor & c'est là que le Christianisme le lui montre. —

LA DOCTRINE qui vient de Dieu, si elle prescrit un culte, doit en prescrire un qui soit approprié à la noblesse de l'être moral & à la spiritualité de l'ETRE DES ETRES. Esprit & vérité, tel est le culte du Christianisme; ces deux mots renferment tout; mais l'aveugle superstition ne les connut jamais. — Pour frapper l'être sensible par quelque chose d'extérieur, il institue un petit nombre de cérémonies, dont la noble simplicité est également appropriée au but de l'institution & au spiritualisme du culte intérieur. Pour rappeler l'homme à ses besoins, il lui recommande la prière, il lui en donne un formulaire très court, parce que l'ame ne sauroit demeurer longtemps dans le profond recueillement que la prière exige. — L'amour de soi-même est le principe universel des actions de l'homme. La doctrine qui vient de Dieu, annoncera au genre humain un état futur de bonheur & de malheur relatif à la nature de ses actions morales. Parce que les menaces ne sauroient être trop réprimantes, il seroit fort dans l'esprit de la chose que la doctrine dont il s'agit, représentât les peines comme éternelles, ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais en

ouvrant cet abîme aux yeux des hommes sensuels, cette DOCTRINE DE VIE exalteroit les compassions du PE'RE commun des humains, permettroit d'entrevoir une main bienfaisante, qui . . . . Si les peines pouvoient être un moyen naturel de perfectionnement! . . . . (C'est ainsi que M. BONNET touche avec délicatesse une question malheureusement trop controversée dans la communion à laquelle il est attaché. Heureux qui est assez sage pour se défier de ses lumières! Heureux qui, fidèle aux loix de la vertu & de la piété, abandonne la décision de son sort à venir aux plus miséricordieux de tous les ETRES!) Mais une doctrine qui prendroit l'homme par l'intérêt, seroit-elle une doctrine céleste? L'objection seroit fondée, si l'homme n'étoit pas composé de *chair & de sang*. L'Auteur de la vraie perfection a afforti ses préceptes à la nature & aux besoins de cet être mixte. Il a parlé au sage par la voix de la sagesse, au peuple, par celle du sentiment & de l'autorité. Les ames grandes & généreuses peuvent se conformer à l'ordre par amour pour l'ordre. Les ames d'une trempe moins forte peuvent être dirigées au but par l'espoir de la récompense ou la crainte des peines. — L'homme tient à son corps par des liens très étroits; La doctrine qui

vient du ciel lui enseigne l'immortalité de tout son être. L'Auteur du Christianisme est la *Résurrection & la vie*. Tout l'homme sera immortel. Il commande à la mort & il arrache au sépulcre sa victoire. — Après avoir examiné cette doctrine, je reconnoîtrai, que de simples pêcheurs n'ont pas dicté d'eux-mêmes au genre humain une morale fort supérieure à tout ce que la raison humaine avoit conçu jusques-là. Cette sublime philosophie n'est pas l'ouvrage des disciples de la *Synagogue*. Je n'ai pour m'en convaincre qu'à parcourir les écrits de ses plus fameux Docteurs. Si je me tourne vers les sages du Paganisme, mes yeux sont réjouis par les premiers rayons de l'aurore de la raison. Mais que de nuages ils ont à percer! Les Sages espèrent un tems plus heureux & l'attendent. (V. le second *Alcibiade* de PLATON.) C'étoient des lampes qui luisoient dans un lieu obscur. Mais ils n'avoient point atteint à cette plénitude de doctrine que je découvre dans les ouvrages des pêcheurs & des faiseurs des tentes. Tout n'y est pas homogène. On trouve quelquefois la perle sur un fumier. Ils plaisent à l'esprit; les autres pénètrent le cœur. Les uns raisonnent; les autres persuadent; parce qu'ils sont eux-mêmes persuadés. — Voyez dans

les disciples de l'ENVOYE' cet entier oubli de soi-même, qui ne leur laisse d'autre sentiment que celui de l'importance de leur commission, d'autre desir que celui de la remplir avec exactitude; cette patience réfléchie qui fait supporter les épreuves, non parce qu'il est grand de les supporter, mais parce qu'elles sont dispensées par une PROVIDENCE sage; cette hauteur de pensées & de vues, cette grandeur de courage, qui rendent l'ame supérieure à elle-même; cette constance dans le vrai & dans le bien; cette juste appréciation des choses. . . .

Mais quel parallèle pourrois-je faire entre les élèves de la SAGESSE DIVINE & ceux de la sagesse humaine? — Ces Sages du Paganisme, qui disoient tant de belles choses, le prodigieux SOCRATE, a-t-il opéré le plus léger changement dans les mœurs de son pays? Peu de tems après la mort de l'ENVOYE', je vois se former une société qui n'est presque composée que de SOCRATES & d'ÉPICTETES. Au sein de la corruption & du fanatisme, le principe de tous ses membres, c'est l'amour des hommes; leur *fin*; le bonheur de leurs semblables; leur *mobile*, l'approbation du SOUVERAIN JUGE; leur *espérance*, la vie éternelle. Le premier *Historien* (St. LUC) de cette Société en auroit peut-être embelli

la peinture. Mais les hommes dont il parle étoient environnés de contemporains prévenus : & j'ai en leur faveur le témoignage fameux d'un Magistrat, également éclairé & vertueux ( *PLINE le jeune* ), chargé par un grand Prince ( *TRAJAN* ) de veiller sur la conduite de ces hommes nouveaux. Il rend justice à leurs principes & à leurs mœurs ; il reconnoît, que c'étoit un nom qu'on punissoit en eux, & non des crimes. Il ne leur reproche qu'une superstition portée à l'excès : J'aime à apprendre de lui leur obstination qui résiste à la force des tourmens, non point sur quelque opinion particulière, mais sur des faits dont tout le monde peut juger. — La société s'étend de proche en proche ; & je vois la corruption, le fanatisme, la superstition, tomber aux pieds de la croix. Bientôt la Capitale du monde se peuple de ces néophytes. Corinthe, Ephèse, Thessalonique, Philippes, Colosses & quantité d'autres villes m'offrent une foule de citoyens qui embrassent cette doctrine. Je vois les disciples du second siècle donner la main à ceux du premier. Je pourrois encore, dit *IRE'NE'*, rendre les discours que *POLYCARPE* tenoit au peuple, & tout ce qu'il racontoit de ses conversations avec *JEAN* & avec d'autres qui avoient été les Seigneurs. — Tout ce qu'il

*disoit de sa personne, de ses miracles & de sa doctrine, il le rapportoit comme s'il le tenoit des témoins oculaires de la parole de vie. Tout ce que disoit là-dessus ce saint homme est exactement conforme à nos Ecritures. (EUSE'BE L. V. c. 15. & 20.)* Les Princes & leurs Ministres exercent quelquefois contre cette Société d'horribles persécutions, & c'est au milieu de tant de maux que cette Société se perpétue. Ces milliers de martyrs qui expirent dans les tortures, ne sont pas les *martyrs de l'opinion*. Il y en a eu dans tous les tems & dans tous les lieux; mais je ne connois que les Disciples de l'ENVOYE' qui soient morts pour attester des *faits*. Ce n'est ni la naissance, ni l'éducation, ni l'autorité, ni l'intérêt qui les attachent à leur croyance; au contraire, la naissance, l'éducation, l'autorité, l'intérêt les en éloignent. Enfin, après avoir combattu pendant trois siècles avec les armes de la patience & de la charité, le Christianisme triomphe, il monte sur le trône des Césars & le Paganisme expire.

(ON pourroit ajouter à ce que notre Auteur rassemble & présente ici avec tant de force, un trait qui caractérise les premiers Héros du Christianisme. Des hommes ordinaires n'auroient pas manqué de tirer vanité du dépôt sublime qui leur étoit

confié, des miracles qu'ils opéroient, du succès de leurs travaux, du grand rôle, en un mot, qu'ils jouoient dans le monde, & cette vanité percevoit dans leurs écrits. Mais on y voit par tout le contraire. Jamais ils n'y parlent d'eux-mêmes qu'avec la plus grande modestie, jamais ils ne s'humilient plus que lors qu'ils comparent la doctrine avec les prédicateurs. Nous avons dit - ils, ce trésor dans des vases de terre; & l'on s'obstinera encore à ne vouloir rien reconnoître d'extraordinaire dans ces hommes - là ?)

QUELLE étonnante révolution ! Et quels hommes l'ont opérée ? Un homme pauvre, qui passoit pour le fils d'un charpentier, qui a fini ses jours par un supplice infamé, voilà le fondateur de cette religion. Des hommes de la lie du peuple, de simples pêcheurs, voilà ses témoins & ses ministres. Ils annoncent la résurrection du crucifié & la doctrine de vie. A leur voix, les nations se convertissent. Voilà la révolution qu'il faut expliquer. Au tems où elle change la face du monde, deux religions s'offrent à mes regards; le *Théisme* parmi des Juifs & parmi un très-petit nombre de Sages; le *Polythéisme* parmi tout le reste des mortels. Comment des pêcheurs-missionnaires persuaderont-ils aux Juifs, que

ce culte si mystérieux, si auguste, n'est que l'ombre des choses, dont on leur présente le corps; qu'ils ne font plus les seuls objets des graces extraordinaires du ciel; que cet homme abject, qui est mort sur une croix, est ce grand libérateur qu'ils attendent? Comment ces nouveaux Docteurs parviendront-ils à spiritualiser les idées du grossier Polythéiste? Comment l'arracheront-ils aux plaisirs des sens? Comment retiendront-ils son cœur autant que ses mains? Je fais qu'en général la sévérité en morale ne déplaît pas aux hommes. Une pauvreté volontaire, un grand défintéressement, un genre de vie pénible, s'attirent facilement l'attention. On admire tout cela, pourvu qu'il ne faille pas le pratiquer. Mais la doctrine qu'on annonce, ne consiste pas dans de pures spéculations. Elle est toute pratique; elle exige les plus grands sacrifices, & ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point. — Elle est annoncée par des hommes simples, dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots. Elle ne promet dans cette vie que des souffrances, des tortures & des croix. Cependant elle triomphe de la chair & du sang. L'effet est prodigieux, rapide, durable; il existe encore: Je ne découvre aucune

cause particulière capable de le produire; ou plutôt, je ne cherche plus; le problème est expliqué. Le LE'GISLATEUR de la nature a parlé; l'univers a reconnu son MAÎTRE.

MAIS, combien de portions de la terre qui languissent dans les ténèbres? & parmi celles qui sont éclairées, combien découvre-t-on de *lâches*? Cette difficulté ne paroit pas considérable à M. B. En effet, dans son système sur la durée du monde, dix-sept siècles ne sont que comme dix-sept jours, peut-être dix-sept heures & moins encore. D'ailleurs, cette objection revient précisément à celle qu'on pourroit élever sur l'inégale distribution des biens de l'esprit & du corps, & qui conduit à une absurdité. Pour opérer cette égalité parfaite, il auroit fallu que tous les individus eussent été jettés dans le même moule, que les productions de la terre, le climat eût été par-tout égal. Mais cette RELIGION SAINTE, qu'un cœur bien fait voudroit voir régner par-tout, franchira un jour les limites étroites dans lesquelles elle est resserrée. Que de moiens divers que la Providence s'est réservés & qui, développés successivement, produiront un jour sur le genre humain des changemens plus considérables encore, que ceux qui furent

opérés il y a dix-sept siècles. — Si la doctrine Chrétienne ne produit pas de grands effets moraux sur ceux qui la professent, l'attribuerai-je à son imperfection, ou au défaut des motifs suffisans? En est-il aucune, qui présente des motifs plus propres à influer sur l'esprit & sur le cœur? Le LE'GISLATEUR parlant à des êtres libres a mis devant eux le *bonheur* & le *malheur*. — Objecterai-je que la *doctrine* de l'*Envoyé* n'est pas favorable au patriotisme? Répéterai-je que ses véritables disciples ne formeroient pas un état qui put subsister? Les principes de cette religion bien gravés dans les cœurs; (c'est MONTESQUIEU qui parle,) seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, & cette crainte servile des états despotiques. Me plairai-je à exagérer les maux que cette doctrine a occasionnés dans le monde? Ce seroit confondre les abus de la chose avec la chose même. Non, celui qui alloit de lieu en lieu faisant du bien, n'avoit point armé d'un glaive la main de ses enfans. Le plus doux, le plus compatissant, le plus juste de tous les hommes n'avoit point soufflé dans le cœur de ses disciples l'esprit de persécution; mais il l'avoit embrasé du feu divin de la charité. — La vraie Philosophie

pourroit-elle méconnoître tout ce qu'elle doit à la religion ; ne se fera-t-elle pas une gloire de publier qu'elle lui doit sa naissance, ses progrès & sa perfection ? — Enfin, attaquerai-je la RELIGION par l'incompréhensibilité de ses dogmes, par leur opposition du moins apparente avec la raison ? Mais, quel droit aurois-je de prétendre que tout soit lumière dans la nature & dans la grace ? La religion naturelle, combien a-t-elle de mystères impénétrables ! D'ailleurs, les dogmes n'ont-ils pas été multipliés, défigurés par des hommes prévenus ? C'est en examinant avec soin les Livres Saints, que l'on voit la FOI s'unir à la raison, & ne former plus avec elle qu'une même *Unité*. C'est ainsi que M. B. réunissant toutes les preuves, forme par cet ensemble la plus forte de toutes les démonstrations. Il termine son ouvrage par quelques conjectures sur les biens à venir.

L'HOMME possède trois facultés éminentes. Celle de connoître, d'aimer & d'agir. Elles sont perfectibles, & quelques-uns des moyens de perfection peuvent exister dès à présent dans l'homme. Deux moyens principaux pourront y réussir, des sens plus exquis & de nouveaux sens. Nos sens peuvent être perfectionnés. Qu'on se figure ARISTOTE observant une mitre

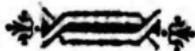
avec

avec un microscope, ou contemplant avec un télescope *Jupiter* & ses lunes; & l'on aura une idée de ce perfectionnement. Quels ne seroient pas nos progrès dans les sciences, s'il nous étoit donné de découvrir les premiers principes des corps fluides, ou solides! Quel bonheur, si de nouveaux sens nous découvroient de nouvelles propriétés des corps, d'autres forces motrices, d'autres rapports, d'autres mondes, un prolongement plus étendu, une suite plus liée de la longue & admirable chaîne des êtres! Quelle gloire, lorsque la raison annoblie, perfectionnée s'élèvera jusqu'au Ciel que Dieu habite, confondra ses adorations & ses louanges aux chants majestueux des Hiérarchies! — Combien notre faculté d'aimer est-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle? Que notre cœur est étroit! Notre amour propre ne voit, ne sent que lui dans tout ce qui l'environne. Il y a toujours je ne fais quoi de terrestre qui se mêle à nos sentimens les plus délicats, à nos actions les plus généreuses. Mais cette puissance, qui est en nous, fera un jour dégagée des liens de la chair. Celui qui nous a fait pour l'aimer, & pour aimer nos semblables, saura un jour annoblir, épurer tous nos desirs. Dépouillés de la partie corruptible de nous-

mêmes, nos sens ne dégraderont plus nos affections; notre imagination ne corrompra plus notre cœur. Il brûlera du beau feu de la charité, de cette charité céleste qui ne finira jamais. — La *force* de nos organes est ici bas très *limitée*. Nous ne saurions les exercer pendant un tems un peu long, sans éprouver bientôt le sentiment pénible de la *fatigue*. Notre machine entière est toujours prête à succomber sous le poids de ses ressorts. Le corps est formé de parties *hétérogènes*, dont une multitude de petites forces tendent à troubler l'harmonie. Le jeu perpétuel des vaisseaux nécessaire au remplacement des parties, que la digestion & la transpiration dissipent sans cesse, altère peu à peu l'économie générale, racornit les parties qui doivent demeurer souples, obstrue les conduits qui devroient rester ouverts. Le corps spirituel n'exigera point ces réparations journalières, qui conservent & détruisent le corps animal. Celui-ci renferme quantité de choses qui ne sont relatives qu'à la conservation de l'individu & à celle de l'espèce. Celui-là ne contiendra que des choses relatives à l'accroissement de notre perfection *intellectuelle & morale*. — Il y a dans cette vie une diversité presque infinie de dons, de talens, de connoissances. Cette progref-

tion qui s'élève de l'homme *brut* à l'homme *pensant* continuera dans la vie à venir; & les progrès que nous aurons fait ici bas dans la connoissance & dans la vertu, détermineront la place que nous occuperons dans l'autre vie. Tous les individus de l'humanité tendront à la perfection, & parceque la distance du fini à l'infini est infinie, ils tendront continuellement vers la souveraine perfection, sans jamais y atteindre. Joies vraiment sublimes! Qu'elles sont propres à élever notre ame; à adoucir toutes les épreuves de cette vie mortelle, à soutenir notre patience, à exalter tous nos sentimens d'amour, de vénération, de reconnoissance pour cette BÉNITE' ADORABLE qui nous a ouvert les portes de cette éternité bienheureuse, pour laquelle nous sommes faits.

APRÈS une suite d'extraits si détaillés, nous n'avons pas besoin de rien ajouter sur cette production littéraire. Nous avons mis nos Lecteurs en état de prononcer eux-mêmes. Si notre suffrage étoit de quelque poids, on pourroit juger par la complaisance avec laquelle nous nous y sommes arrêtés, du cas infini que nous faisons & de l'ouvrage & de son Auteur.





II. *DISCOURS Philosophiques sur les principes fondamentaux de la Religion, traduits de l'allemand de M. JERUSALEM. Yverdon, 1770. 2. V. 12°.*

**L'**ABBE' JERUSALEM occupe une des premières places parmi les Savans d'Allemagne. Son nom ne peut pas être inconnu aux amateurs de la littérature étrangère; le sujet qu'il traite dans cet ouvrage est intéressant pour ceux qui veulent se décider avec connoissance pour ou contre une doctrine soutenue de tant de témoignages respectables, attaquée par tant d'autorités imposantes, mais dont la vérité ou la fausseté influe nécessairement sur notre tranquillité & sur notre bonheur. La traduction qui vient de paroître, peut servir à répandre un ouvrage utile. On y a rassemblé dans six discours les preuves philosophiques des vérités de la Religion naturelle. La nécessité & la certitude de l'existence de Dieu sont développées dans deux discours assez étendus. La souveraine perfection de l'Etre des Etres est le sujet du troisième. L'idée d'une Providence une fois déterminée & démontrée par les preuves

touchantes de l'expérience & du sentiment, il est moins difficile de résoudre les objections sur l'origine du mal physique & du mal moral. Tel est en abrégé le plan de Mr. JERUSALEM. Son but paroît être de prévenir les effets de tant d'écrits, où l'on se permet d'attaquer ces vérités si consolantes & si nécessaires pour l'homme. Entraîné par le torrent impétueux des événemens, ballotté successivement par l'espérance & la crainte, que lui reste-t-il, s'il se prive lui-même de l'idée d'un Être puissant & miséricordieux, toujours disposé à soulager sa foiblesse, à adoucir ses peines, à prévenir ses besoins? Qu'on ne craigne pas de trouver dans ces discours philosophiques des raisonnemens trop abstraits. La plupart des vérités qu'ils annoncent ne sont pas neuves, mais elles sont présentées d'une manière intéressante qui fait l'éloge des sentimens de celui qui parle, & qui doit toucher les cœurs bien faits. L'Auteur s'est mis à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Pour donner une idée de sa méthode, nous allons parcourir le discours qui traite de *l'origine du mal physique*.

TANT qu'on s'en tient aux principes généraux, la doctrine de la Providence paroît facile à saisir; mais il n'en est pas de

même, quand on compare les conséquences de ces principes avec les faits qui nous frappent. S'il est une Providence, d'où viennent ces désordres physiques, tant d'imperfections qui dégradent les créatures, tant d'accidens funestes, de bouleversemens affreux, qui troublent de toutes parts la nature? A juger de cette difficulté par la multitude des systèmes inventés pour la résoudre, elle doit paroître d'une grande conséquence. Les anciens Philosophes ne fournissent là-dessus aucune solution satisfaisante. Une fatalité aveugle fut pour quelques-uns l'unique cause du mal. C'étoit avouer leur ignorance. La matière éternelle fut pour d'autres l'origine de tous les maux. Presque tout l'Orient adopta l'opinion des deux principes. *Baile* s'est efforcé de la présenter de la manière la plus probable; mais *Leibnitz* prouve dans sa *Théodicée*, que les difficultés du Philosophe de Rotterdam peuvent être résolues. *Pope* a revêtu ce système de tous les charmes de la Poésie; mais en se livrant au feu de l'imagination, il s'est écarté quelquefois de l'exactitude philosophique. *Haller* a su éviter cet écueil; malgré le sublime de ses idées, il ne s'est jamais écarté de la vérité. L'Auteur du Dictionnaire philosophique prétend, que ce monde, le centre de tous les

maux , ne fauroit être gouverné par une Providence. Craignons de nous abandonner à des guides prévenus. Sans nous laisser décourager par les discours de l'Épicurien de *Hume* , qui prétend , que rien n'est plus inutile que toutes ces discussions , redoublons nos efforts , mais ne nous flattons pas d'écarter toutes les obscurités. Une intelligence bornée ne fauroit saisir la chaîne immense dont Dieu est le principe , l'auteur & le soutien.

Si je considère la terre en général , rien n'est plus sage que l'ordre que j'y découvre. Si je passe à l'examen de l'homme en particulier , je suis également frappé des traits de sagesse & de bonté , que je demêle dans tout ce dont je connois un peu la nature , les relations , les effets & la destination. Les organes de son corps & les facultés de son esprit prouvent également , qu'au sortir des mains du Créateur , il étoit une des créatures les plus heureuses. Cette terre a sans doute ses imperfections ; mais elles étoient nécessaires dans le meilleur arrangement. Plusieurs choses qui nous paroissent autant de maux , ne sont telles que par le mauvais usage que les hommes en font. Le fanatisme tira de la ciguë une liqueur qui fit périr Socrate , & un ami de l'humanité en fait un remède très efficace.

Retranchez les montagnes de la terre ; & vous la rendrez la moitié plus petite, vous en ferez un désert aride. Otez - en les insectes ; vous privez la nature d'un de ses plus beaux ornemens ; quelques milliers d'espèces d'animaux auront perdu leur nourriture , & les siècles futurs ne feront pas des découvertes agréables & utiles. Il est donc évident , que le mal n'est tel qu'à certains égards & accidentellement , tandis que dans le système général tout n'est qu'ordre, beauté & perfection.

ON se plaint que notre corps est sujet à un grand nombre d'impressions douloureuses. Mais cette extrême sensibilité pour la douleur , nécessaire à notre conservation , est compensée par des sensations infiniment agréables. Si la douleur se fait sentir plus vivement que la joie , avec quelle facilité n'oublie - t - on pas ses atteintes cruelles ? Laissez agir l'imagination , & la moindre bagatelle peut nous causer des ravissémens. L'espérance l'emporte sur la crainte par sa durée & sa vivacité. — Vous vous plaignez de ce que le travail est pour vous nécessaire. Mais, notre félicité consistera - t - elle à passer notre vie dans la mollesse des Sybarites , ou dans l'indolence & la paresse des Mores ? Quel desir insensé ! Vous souhaitez que vos membres ,

vos forces, vos talens deviennent inutiles; que votre corps soit privé de ce qui le conserve; que votre entendement perde sa vraie nourriture. Sans le travail, nous n'aurions plus cette satisfaction pure qu'éprouve celui qui fait le bien; nous perdriions mille commodités, mille inventions utiles; nous nous réduirions à l'état des brutes, à qui il faudroit ressembler dans le genre de vie, comme dans les goûts & les sensations. Le travail est accompagné de peines, mais qu'elles sont richement payées par les avantages d'une santé vigoureuse, d'un appetit qui défie tout l'art des cuisiniers, d'une sérénité d'esprit qui vaut mieux que les plaisirs bruyans du monde, d'un sommeil tranquille, qui fuit les lambris dorés du citadin voluptueux.

NOUS plaindrons-nous de l'état d'impuissance absolue dans lequel nous passons les premières années de notre vie? Sans doute que la nature nous eût traité autrement, si l'homme étoit destiné à vivre de rapine; mais il est formé pour une plus noble fin. Sans ce tems de foiblesse & d'ignorance que deviendroit l'éducation qui forme les Citoyens éclairés & vertueux, que deviendroient ces liaisons si intimes & si tendres qui font le bonheur des particuliers & la force des familles?

## 322 JOURNAL HELVETIQUE

Nous ne pouvons subvenir seuls à tous nos besoins ; mille bras travaillent chaque jour à la conservation de notre vie. Quoi ! vous vous en plaignez, sans réfléchir, que vous ne donnez que votre travail contre celui de tant de milliers d'autres. C'est cette foiblesse même qui vous rend propriétaires de toutes les richesses de l'Univers. Le laboureur sème pour le philosophe, & celui-ci calcule à son tour le mouvement des corps célestes. *La Condamine* & *Maupertuis* vont l'un au Pérou, l'autre sous le pôle, & le pilote se sert de leurs calculs, comme s'il eut mesuré lui-même le globe terrestre. Qu'on ne dise donc plus, que tous devroient avoir les mêmes talens. Par une telle distribution, tout nous deviendroit inutile. Le vrai bonheur ne dépend ni des biens, ni des talens. L'homme sans génie est dédommagé par les charmes du repos. Le pauvre est exempt de mille besoins imaginaires.

L'H O M M E ne sauroit être heureux, parce qu'il desireroit toujours. *Toute notre vie*, dit M. de *Maupertuis*, *n'est qu'un souhait continuel*. Mais, que prétend-il en conclure ? Cet état d'un homme qui ne desireroit rien, seroit-il celui du bonheur ? Il le confond évidemment avec une affreuse apathie, qui ne convient ni à notre na-

ture , ni à celle des objets dont nous sommes environnés.

DANS notre état présent , le changement de cette scène mobile qui varie à chaque instant , donne à la vie de nouveaux attraits , & nous tient dans l'attente de quelque événement favorable. Si nos souhaits ne s'étendent pas au-delà de notre portée , il sont toujours , au milieu de nos peines , la source de mille plaisirs trop peu estimés.

QUANT à ceux qui , suivant nous , éprouvent plus de maux qu'ils ne méritent ; prenons garde , si la chose nous concerne , de ne pas trop donner à notre jugement. Ce sort , que nous croions n'avoir pas mérité , n'est peut-être que la suite naturelle de nos désordres. Cet homme vertueux qui gémit sous l'oppression , seroit peut-être sans cela le vil esclave des passions. Les maux présens nous paroissent affreux ; mais après y avoir réfléchi , combien de maux nous sont réellement salutaires ? Où trouverez vous la sagesse , une fermeté inébranlable dans les revers ? Où cherchera-t-on la générosité , la grandeur d'ame , les mouvemens de la tendre amitié , les sentimens si doux de la compassion & de l'amour de ses semblables ? Ce n'est pas chez les gens que la prospérité caresse. C'est l'afflic-

tion qui élève l'ame & qui forme les héros.  
 — Si la Sagesse éternelle exige le sacrifice de notre bonheur pendant le tems si court de cette vie périssable, une grande ame trouve en elle-même & dans la religion la source des plus nobles plaisirs. *Pascal* ne souhaita pas d'être un *Chaulieu* pendant un seul instant de sa vie.

MAIS, dira-t-on, combien les imperfections de notre nature n'arrêtent-elles pas les progrès de notre entendement? Nous naissons avec les plus belles facultés, & la plupart des hommes accablés sous le poids du besoin, étouffent cette force divine. Quoi de plus humiliant pour l'homme que l'histoire de l'esprit humain? L'augmentation de nos lumières est très petite, comme l'horison qu'elle éclaire, & à mesure qu'elle s'avance d'un côté, les ombres lui succèdent de l'autre. La superstition & la barbarie la poursuivent sans relâche. *Philolaus* connut le mouvement de la terre, & cette vérité est demeurée perdue pendant près de deux-mille ans. *Copernic* l'a retrouvé, & il lui a fallu une couple de siècles pour convaincre la superstition. Ces faits sont vrais; s'ils nous conduisent à conclure que cette vie n'est pas notre unique destination, nous raisonnons avec justice; mais si cela nous fait dire, que nous som-

mes abandonnés de la Providence, nous avons tort. Tels que des vermineux, qui prétendroient avoir des ailes comme l'aigle, l'homme, dès les premiers momens de son existence, voudroit jouir d'une perfection réservée à l'éternité. Seroit-ce donc un bonheur, que le monde ne fut rempli que d'Anacréons & de Diogènes? Est-il plus honorable d'observer les astres que de cultiver la terre? Vaut-il mieux s'occuper à analyser les insectes qu'à élever des enfans pour le bien de la Société? *Newton* étoit plus au dessous d'un ange, que le laboureur ou le manoeuvre n'est au dessous de ce grand Philosophe; cependant *Newton* n'étoit pas pour cela un être méprisable. *C'est notre présomption qui cause nos erreurs.*

MAIS, nos découvertes sont si lentes. Tels que le malheureux Sisyphé, nous sommes occupés à faire remonter la pierre au sommet de la montagne, d'où elle est en un moment précipitée avec fracas. C'est ainsi que la Sage Providence veut prévenir la léthargie, dans laquelle nous tomberions, si nous n'avions plus de découvertes à faire. C'est ainsi qu'elle donne toujours à l'esprit quelque nouvelle occupation, & à nos peines quelques récompenses. C'est ainsi qu'elle a su réserver pour les générations futures des biens & des trésors dont elles pour-

ront jouir. Examinez toutes les grandes découvertes. Elles ont toujours eu lieu, lorsqu'elles étoient les plus convenables relativement à l'état des choses. Les Esquimaux qui languissent aujourd'hui dans la barbarie, auront peut-être un jour leurs *Colbert* & leurs *Montesquieu*.

C'EST ainsi que toutes les objections qu'on a multipliées contre la Providence, servent à la montrer dans un plus beau jour. C'est ainsi qu'on a raison de dire, que la Religion n'a besoin que d'être examinée avec droiture, pour triompher de toutes difficultés.

APRÈS cette idée abrégée de l'ouvrage, il nous reste à rendre compte de la traduction. Quoique nous n'aions pas été à même de la comparer avec l'original allemand, nous ne doutons pas qu'elle ne soit fidèle. Le style de la première partie nous paroît plus correct que celui des deux derniers discours, quoiqu'également clair & satisfaisant. On n'a pas de peine à remarquer, que le traducteur entend les matières dont il s'agit; on voit, que son cœur pénétré des grandes vérités qu'il développe, voudroit inspirer à tous ses semblables les beaux sentimens dont il est animé. Il avoue, que le génie des deux langues & l'obscurité de quelques principes moins familiers

aux lecteurs françois l'ont engagé à faire quelques changemens, légers sans doute dans l'original. Il n'ignore pas, que la liberté que l'on se donne en France, déplaît généralement aux Allemands.

TOUTES les personnes instruites, en lisant l'ouvrage d'un homme célèbre, aiment à le voir tel qu'il est sorti de sa plume. Le traducteur a très bien compris, que son art consiste à rendre l'original avec une scrupuleuse exactitude, chaque nuance d'idées par une nuance analogue quoique différente, chaque tour par celui qui lui convient le mieux, chaque expression par celle qui lui est assortie, & il s'est appliqué à faire connoître les vrais sentimens & le caractère de l'Auteur. Tous ceux qui, dans ce siècle fertile en Philosophes, cherchent sincèrement la vérité, qui sentent la nécessité de savoir à quoi s'en tenir sur les objets les plus essentiels au bonheur, & à qui la langue allemande n'est pas familière, profiteront avec reconnoissance d'un travail aussi intéressant pour eux.





III. VOLLSTÄNDIGES BIBLISCH. WÖRTER-  
 BUCH, &c. c. à d. *Dictionnaire universel  
 de la Bible, ou Concordance des mots &  
 des choses, contenant l'explication théo-  
 logique, critique, historique, géographi-  
 que & littérale de tous les mots du V.  
 & du N. T. d'après la version du D.  
 LUTHER; ouvrage utile aux personnes  
 de tous les états pour l'intelligence des  
 Livres Saints, &c. par JACOB CHRI-  
 STOPH BECK, Professeur en Théologie à  
 Bâle. 2. Vol. folio. Bâle, chez IM-HOFF  
 & Fils.*

---

**I**L y a près de deux ans que le prospec-  
 tus de cet ouvrage utile fut publié par les  
 Editeurs, qui remplissent aujourd'hui leurs  
 engagements en donnant le premier volume.  
 L'Auteur s'est proposé d'écrire pour tous  
 ceux qui desirerent de lire les Livres sacrés avec  
 intelligence, & de trouver facilement l'ex-  
 plication des mots ou des phrases qui pour-  
 roient leur paroître obscures. Il a eu prin-  
 cipalement en vue les jeunes Ecclésiastiques  
 de sa communion, qui sont bien aises de  
 trouver réuni dans un seul ouvrage, ce

Qui est dispersé dans une foule d'Auteurs, qui ne sont pas toujours à leur portée. Sans se priver des secours qu'il pouvoit tirer du P. CALMET, il s'est tracé un plan plus étendu que celui du savant Bénédictin. Sur chaque mot il a consulté les meilleurs commentaires afin d'en fixer le sens, s'il est ambigu. Les passages y sont cités tout au long & expliqués lorsque cela paroît nécessaire. Ce premier volume contient environ 200 f. in folio, sans la préface & quelques autres pièces, qu'il étoit nécessaire de faire précéder. Après avoir rendu compte de son travail, M. BECK place à la tête de son livre une table Chronologique de l'Histoire sainte, depuis la Création jusqu'à la fin du premier siècle de l'Ere Chrétienne. On sait combien les Savans sont partagés au sujet de la Chronologie Sacrée; c'est sans doute pour cette raison que M. B. s'est cru obligé d'expliquer en détail le système qu'il a adopté, comme il le fait dans une introduction, qui est jointe à cette table. La liste des Auteurs consultés fait également honneur à l'érudition & à la probité du savant Professeur. Enfin il ajoute à toutes ces pièces une harmonie des quatre Evangelies.

L'OUVRAGE en lui-même n'est pas susceptible d'extraits... Nous nous borne-

rons à quelques observations générales. Les principales matières y sont traitées dans un assez grand détail. Ainsi, à l'article CÈNE, (*Abendmahl*) on explique d'abord le sens ordinaire de ce mot, qui signifie dans la langue originale & dans la version de LUTHER, un souper, un festin, un festin de noces, ces repas que les premiers Chrétiens prenoient en commun avant ou après la célébration de l'Eucharistie. Les Auteurs sacrés présentent aussi sous l'image d'un festin les biens de la grace & la béatitude du Ciel. Passant ensuite à la signification figurée de ce mot, l'Auteur développe toute la doctrine de la S. Cène, suivant le système des Protestans. En observant les différences qu'il y a entre le système de la communion & celui de l'Eglise Romaine, il ne perd jamais de vue la modération qui convient au Chrétien, quelque nom particulier qu'il porte, & qui doit faire connoître par tout l'homme de lettres. Les mots PE'NITENCE (*Busse*) & PATIENCE, (*Geduld*) sont traités de manière, que tout le monde peut y trouver des instructions utiles. Le second volume est actuellement sous presse. On emploie de beaux caractères & de bon papier. La correction de l'ouvrage est aussi exacte qu'il est possible. Toutes les citations des passages ont été vé-

rifiées. On peut encore souscrire chez les Editeurs jusqu'à laques 1770: l'ouvrage complet sera délivré pour 9 gouldes. Après ce terme, on ne pourra plus l'avoir au même prix.



IV. *DAS CAFFÉ*, &c. c. à d. *Le caffè, ou pièces fugitives sur divers sujets, ouvrage périodique traduit de l'Italien en Allemand (par M. ECKARD) 1e. partie. Zurich, chez Fueslin 1769.*

---

CETTE traduction prouve que l'on connoit en Suisse la littérature étrangère, & qu'il y a des connoisseurs capables d'apprécier les ouvrages. Celui-ci méritoit d'être connu. Ce n'est point un recueil fastidieux de moralités mille fois rebattues, ni un amas de ces fictions usées que se permettent ceux qui prennent engagement de fournir, même en dépit de Minerve, une feuille chaque semaine. Les Auteurs de celles-ci ont cru avec raison, qu'ils pourroient réunir l'utile & l'agréable en présentant à leurs lecteurs quelque partie des sciences & des beaux-arts. Ils ont su rendre

## 332 JOURNAL HELVETIQUE

leur travail intéressant par la variété dont ce plan est susceptible. L'Histoire naturelle, l'Histoire civile, l'Economie, la Physique, le Droit, la Politique, les Mathématiques leur fournissent tour à tour des matériaux, On y trouve quelquefois des morceaux satyriques qui ont de quoi plaire. Lorsqu'ils traitent quelques matières sérieuses, ils sont plein de solidité & toujours également agréables. La traduction nous a paru fidèle & bien faite, quoiqu'on y remarque quelques traces de l'idiôme Suisse, auquel un allemand, qui entend sa langue, ne se méprendra pas.



V. *ESSAI sur les maladies des gens du monde*, par M. TISSOT, D. M., de la S. R. de LONDRES, de l'Acad. Méd. Ph. de BASLE, de la S. Oec. de BERNE, de la Soc. de Phys. exp. de ROTTERDAM. Lausanne, chez Fr. GRASSET 1770.

---

**C**ET ouvrage est du nombre de ceux qui doivent être généralement connus. Il présente au gens du monde une foule de vérités importantes qui auront peut-être



des poids & mesures à ceux & à celles de Paris, il présente en outre la réduction des monnoyes étrangères au cours de celles de France, les usances des Lettres de Change de chaque ville commerçante, les jours de grace que l'on y accorde & les diligences à faire en conséquence.

IL est des milliers de Marchands, (à ce que l'on dit dans le Prospectus, que l'on peut se procurer chez les Libraires sus-nommés) qui trop bornés dans leurs correspondances, tirent des environs de chez eux des marchandises, qu'ils auroient à bien meilleur compte, s'ils les tiroient de plus loin. Qu'ils écrivent à la fois pour le même objet plusieurs lettres à plusieurs Fabriquans, Manufacturiers & Magasiniers en gros, d'après les indications, qu'ils trouveront dans cet Almanac, ils feront à même de faire sur leurs réponses les spéculations les mieux combinées.

Ce petit détail est plus que suffisant pour faire sentir de quel intérêt est cet Almanac. Il annonce & produit dans le monde Commerçant le Fabricant, le Manufacturier & le Magasinier en gros, & il enrichit en même tems, & sans contredit, le détaillier.

CET Almanac étant susceptible de changemens, à cause des révolutions, qui arrivent journellement, on lui donnera tous les ans une nouvelle vie.

ON recevra avec empressement les notes des Négocians, Commerçans, Fabriquans, Manufacturiers & Magaziniers, en gros, qui souhaiteront faire détailler dans cet ouvrage la nature de leur Commerce. On fera cette augmentation *gratis* à l'article de ceux qui souscriront. Dans le cas contraire, on payera 12. sols de France par ligne d'impression. On invite sur tout à donner leurs indications promptement, & franc de port, Messieurs les Négocians de la Suisse, y compris *Genève & Neufchâtel*, de l'Allemagne & de tous les Pays du Nord, ainsi que de l'Italie, de l'Espagne & du Portugal &c.

CET Almanac n'a aucun rapport avec les Calendriers ordinaires. Il paroitra cette année pour la première fois au mois d'Avril prochain, & des la prochaine dans le courant de Janvier.

ON souscrit chez les mêmes Libraires pour *l'Encyclopédie militaire*, par une Société d'anciens Officiers, pour le prix de L. 24. de Suisse, ou 36. de France, l'année com-

## 336 JOURNAL HÉLVÉTIQUE

plette , franc de port à *Lausanne*. On l'imprime actuellement à Paris d'où on leur en envoyeta des Prospectus incessamment.

ON souscrit aussi chez eux , pour les *Ephémérides du Citoyen*, ou *Bibliothèque raisonnée des Sciences Morales & Politiques* 8. 12. volumes par année , qui paroissent chaque mois , pour le prix de L. 24. de Suisse; ou L. 36. de France l'année complète, rendue à *Lausanne*.





## II. PARTIE.

---

### ANNALES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

---

#### A L L E M A G N E.

---

#### I. LETTRE

adressée à la SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE de  
SCHINTZNACH, sur le projet de M. le  
Professeur BASEDOU, pour perfectionner  
l'éducation de la Jeunesse.

*Messieurs,*

**L'**AMOUR du vrai & de l'utile vous rassemble depuis plusieurs années. Aucune de vos assemblées ne s'est passée, sans que vous vous soiez occupés du soin de répandre parmi vos compatriotes, ces biens les plus précieux de tous. Cet objet important est le sujet de vos conversations les plus agréables. On ne trouve personne parmi vous qui n'ait été enflammé dans vos conférences d'un zèle généreux, qui

n'aït pris la noble résolution de travailler de toutes ses forces à atteindre un but si excellent.

L'éducation de la Jeunesse & les études qu'on lui fait faire ont sur tout fixé votre attention. L'empressement avec lequel vous recûtes les projets de deux de vos membres, aussi éclairés que respectables, Mrs. de *Balthasar & Bodmer*, l'enthousiasme avec lequel vous apprîtes les succès d'un homme courageux & sage, *M. Planta*, Directeur du séminaire établi à *Haldenstein*, montrent assez combien vous avez à cœur cet objet intéressant. C'est donc un devoir pour moi; que de vous inviter à encourager une entreprise, qui se rapporte uniquement à ce but. Plusieurs d'entre vous connoissent déjà ce dont il s'agit; mais il peut y en avoir d'autres à qui la chose est inconnue. Souffrez que j'en donne ici une idée:

M. JEAN BERNARD BASEDOU, Professeur dans l'Université d'ALTONA, s'est fait connoître il y a bien des années par plusieurs ouvrages importans, qui montrent combien ils'occupe du bonheur de l'humanité. Convaincu qu'une éducation raisonnable & bien entendue peut devenir le fondement du bonheur des Etats, cet homme respectable s'est consacré à ce travail avec un zèle généreux. Observant que la méthode adoptée

de nos jours est vicieuse à la plusieurs égards, sentant que l'on manque surtout de livres élémentaires, qui soient assortis à la portée & aux besoins de la Jeunesse, il s'est proposé de remplir ce vuide.

ON pourroit imaginer qu'un homme de lettres aiant le goût & les talens nécessaires, n'a qu'à mettre la main à l'œuvre & dès que son ouvrage seroit achevé, le communiquer au public par la voye de l'impression. Mais ce n'est pas assez qu'un savant renfermé dans son cabinet y consacre son travail & ses veilles. Celui qui voudra réussir, doit se procurer par ses voyages & sa correspondance les conseils d'autres gens de lettres. il doit engager d'autres savans à lui fournir des mémoires sur les parties qui ne lui sont point assez familières. Ces mémoires doivent ensuite être rédigés par lui-même, afin que la méthode soit uniforme, le style toujours égal & l'ordre exactement soutenu. Enfin, un ouvrage de cette nature demande beaucoup de desfeins, un grand nombre de gravures, dont la dépense est pour l'ordinaire au dessus des forces d'un homme de lettres, & dont un libraire ne fait pas volontiers les avances.

IL est par conséquent très naturel que M. BASEDOU se trouve hors d'état d'exécuter son entreprise sans le secours d'autrui,

& fans des avances pécuniaires. Il a été obligé de faire une démarche, qui a du coûter beaucoup à un homme qui fait penser comme lui; il a demandé cette avance au public. Cette seule difficulté m'auroit fait renoncér à un pareil dessein, & beaucoup d'autres personnes auroient pensé de même. Peut-être feroit-ce l'effet d'une fausse honte: peut-être aussi que connoissant mieux les hommes nous aurions craint leurs jugemens peu charitables, plus qu'un personne qui a passé sa vie dans le silence du cabinet occupée à chercher la vérité & à la répandre. En un mot, M. BASEDOU a montré en ce point un courage Anglois; & il a fait l'honneur à l'Allemagne de croire qu'il y trouveroit aussi un public Anglois.

IL publia sur le fin de l'année 1768. une brochure fort intéressante sous le titre de *Représentation à tous les amis de l'humanité & à tous les gens en place, sur les écoles, les études & l'influence qu'elles ont sur la félicité publique.* Cette pièce renferme un grand nombre d'observations frappantes sur les abus & les erreurs innombrables qui défigurent encore partout le système d'éducation & qui le rendent en quelque sorte inutile. L'Auteur y présente des vues utiles pour corriger la méthode suivie. Enfin, il propose le plan d'un livre élémentaire,

pour enseigner aux jeunes-gens les principes des bonnes connoissances dans l'ordre le plus facile, selon le systême le plus complet, le mieux assorti au but qu'on se propose, en un mot d'une manière plus raisonnable que celle qu'on a suivie jusques-ici en Europe.

CE livre élémentaire, ou cette introduction commencera avec les premières connoissances des enfans. Aucune proposition fausse, aucune expression outrée ne doit y être admise, si du moins l'Auteur ou ses collaborateurs peuvent la remarquer. Chaque objet sera présenté dans son tems, ni trop-tôt ni trop-tard pour former l'esprit & le cœur. On ne passera aucune des marches que suit la nature, dont les opérations sont toujours uniformes & régulières. Ce premier livre, qui sera mis entre mains des enfans, sera complet; c'est-à-dire qu'il contiendra les principes de toutes les connoissances utiles. L'étude des langues, la science des mots comme celle des choses qui contribuent au bonheur de l'homme, y occuperont une place proportionnée à leur valeur réelle & aux besoins des enfans. L'usage de cette introduction servira à former la mémoire. L'ouvrage sera écrit de manière qu'au défaut d'écoles & de maîtres, chaque mère, qui voudra en prendre la

peine, y trouvera la manière de donner elle-même à son fils des instructions tout à la fois agréables & utiles. Les enfans préféreront à tous les jeux, & à tous les amusemens, un livre fait tout exprès pour leur âge, & qui sera orné par tout de tailles-douces, dont plusieurs seront enluminées. Aucune des Communions Chrétiennes n'y trouvera rien qui soit contraire à ses livres symboliques. On ajoutera par forme d'appendice la méthode & les moïens d'apprendre aux enfans, en perdant le moins de tems qu'il sera possible, la langue Latine & la Françoisé, en sorte qu'ils puissent continuer leurs études dans l'une ou l'autre de ces langues, pourvu que l'on n'emploie en leur parlant que les mots les plus faciles & qu'on ne s'élève pas au dessus de leur portée actuelle. Les leçons de lecture, l'exercice de la main pour donner aux enfans une écriture lisible, & les premières opérations de l'arithmétique seront tellement liées au plan du livre élémentaire, qu'elles contribueront à avancer plus rapidement & plus sûrement leur progrès.

TELLE est l'idée que M. BASEDOU donne lui-même de son premier travail. Je l'avouerai avec sincérité, Messieurs, j'avois trouvé beaucoup de choses trop platoniques, trop parfaites & par là même absolument impraticables, dans le projet donné par M. BA-

SEDOU pour reformer les Universités & les écoles, qui sont encore en plusieurs endroits dans la barbarie. Je craignois qu'il n'en fut de même de son livre élémentaire. Mais le simple projet m'en parut digne d'être approuvé & encouragé par tous les gens de bien.

Après avoir publié son idée, M. BASEDOU se rendit à *Berlin* & à *Coppenhague* pour y recueillir les lumières des savans de ces deux villes. Il eut le bonheur de trouver dans l'une & dans l'autre des hommes aussi illustres que respectables, qui approuvèrent son entreprise. Des personnes du premier rang, \*) des Ministres d'État, \*\*) des gens de Lettres, †) des Négocians ††) ont saisi son projet avec le zèle le plus louable.

\*) S. A. S. le Prince héréditaire de *Brunswick*.

\*\*) MM. de *Münchhausen*, de *Molske*, de *Brand*, de *Reventlow*, &c.

†) Les Académies de *Berlin* & de *Petersbourg*. MM. *Cramer*, *Sack*, *Spalding*, *Teller*, *Busching*, *Sulzer*, *Beguelin*, *Mosej*, *Gellert*.

††) MM. *Schickler*, *Gozkowski*, & plusieurs Juifs distingués de *Berlin* & d'*Amsterdam*.

C'EST à *Berlin* qu'il a publié depuis peu le commencement de son livre élémentaire. A la vue de cet essai, j'ai été agréablement surpris de trouver tout autre chose que ce que j'attendois, tout autre chose que ce que j'aurois fait moi-même, si j'avois eu à publier un pareil ouvrage. La méthode me paroît supérieure à tout ce que j'imaginois, à tout ce qui a paru jusques ici dans le même objet; elle se distingue par une netteté vraiment admirable. Cette simplicité dans l'expression & dans les choses même deplaira peut-être aux hommes légers, qui veulent juger de tout; mais je ne fais aucun doute, Messieurs, qu'elle n'obtienne votre approbation.

Permettez-moi d'ajouter deux observations sur l'essai de M. BASEDOU.

ET d'abord, ce qui me plait surtout dans sa méthode, c'est qu'elle affranchit les enfans de cette gêne effrayante, qui rend inutiles les meilleures instructions. Par elle les parens & les maîtres peuvent en badinant donner à leurs élèves des idées justes, claires, accomodées à leur portée & à leur goût; leur inspirer le sentiment, le plus vif & le plus doux de leurs devoirs. Rien de plus important pour les hommes que de leur donner dès l'enfance l'heureuse habitude de considérer chaque objet avec

l'at-

L'attention qu'il exige, de l'estimer selon son mérite & son utilité; de ne redouter que ce qui les menace d'un mal certain & véritable; de ne s'attacher à rien, que selon la mesure du bien vrai & permanent qu'ils peuvent par là procurer à eux-mêmes & aux autres. Il n'est pas moins utile à l'homme qui pense; de se familiariser, à mesure que son esprit se développe, avec les connoissances & les sentimens, qui en feront un jour un particulier vertueux & un Citoyen utile. Et tels sont les fruits précieux que je me promets du travail de M. BASEDOU, si la suite répond, comme j'ai toute sorte de raisons de l'espérer, à l'essai qu'il vient d'en donner au public.

Lorsque cet homme estimable annonça la première esquisse de son dessein, j'y trouvai un autre inconvénient. *Les représentations aux amis de l'humanité* renferment plusieurs projets infiniment utiles pour les Universités & les Collèges. Mais ils sont encore trop parfaits pour notre siècle. Je pensois que l'usage de son livre seroit trop dépendant des établissemens publics, que je ne pouvois espérer de voir perfectionner par de gens dont je connois l'indifférence sur de semblables objets. J'imaginois qu'il faudroit avoir des maîtres fort habiles pour que ses pro-

jets devinssent utiles à la jeunesse. Et qui ne fait combien ils sont rares ? Ainsi, quoique je me promisse beaucoup de bien des desseins du Philosophe d'Altona, je croiois qu'ils ne pourroient être utiles qu'à notre postérité. Mais encore à cet égard j'ai été trompé, bien agréablement. L'usage de cet ouvrage est indépendant des établissemens publics. Sa méthode n'exige pas même un maître fort habile; au contraire, c'est cette méthode qui le forme & qui le rend ce qu'il doit être. Des parens d'un génie médiocre peuvent par ce moyen suppléer au défaut des maîtres, ou à leur incapacité. Chaque mère de famille peut, en suivant les directions de l'auteur, devenir une bonne maîtresse pour ses propres enfans.

Vous me demanderez peut-être, Messieurs, si je crois donc que l'ouvrage de M. BASEDOU sera parfait : Là dessus je réponds sans hésiter que non. C'est l'ouvrage d'un homme qui a frayé la route dans un genre absolument neuf. Les gens de lettres y trouveront sans doute bien des choses à critiquer, plusieurs mères de famille plus éclairées que bien des savans sur ce qui concerne leurs enfans, pourront donner des ouvertures pour corriger & perfectionner cet essai. Mais ce que je crois

fermement, c'est que malgré les défauts de ce premier travail, le livre élémentaire de M. BASEDOU est un ouvrage utile, qui surpassera tout ce que nous connoissons en ce genre, au moins en Allemagne. C'est pour le porter à un plus haut degré de perfection, que je vous demande Messieurs, au nom de l'Auteur, vos conseils & vos lumières. Je dis la même chose à tous les gens de lettres de la Suisse.

JE finis comme j'ai commencé, & c'est en grande partie dans cette vue que j'ai pris la plume. L'entreprise de M. BASEDOU exige des fraix considérables avant que de pouvoir être amenée à l'exécution. Elle est digne d'être secondée par tous ceux que leur fortune met à même de le faire, & elle le fera par tous les amis de l'humanité. Elle a déjà trouvé un grand nombre de protecteurs respectables, & j'espère qu'elle en trouvera encore parmi ceux d'entre vous, que la Providence a favorisé des biens de la fortune, pour les faire servir d'instrumens à son amour bienfaisant pour l'humanité. J'ose vous demander au nom de M. BASEDOU & pour l'intérêt de la Jeunesse, à qui il a consacré ses travaux, de concourir vous-mêmes avec lui, & de le recommander à ceux de vos compatriotes qui se distinguent par la noblesse de leurs

## 348 JOURNAL HELVETIQUE

sentimens. Ceux qui seront disposés à le favoriser peuvent s'adresser à moi, ou aux personnes qu'il a désignées dans son annonce; M. le Bibliothécaire SINNER, à Berne, M. LAVATER, Ministre de la maison des orphelins, & M. le Profess. RAHN à Zurich, M. le Chancelier STOCKAR de Neiform à Schaffhausen. On leur remettra, en recevant leur avance, une reconnaissance signée de M. BASEDOU, portant ce qui suit:

*Je soussigné m'engage de remettre contre le présent Revers, à M. N. N. ou à son ordre, autant d'exemplaires du livre élémentaire, imprimé sur papier blanc, & autant d'épreuves de planches & autres instrumens, que le comporte la somme de . . . . laquelle j'ai reçue comptant, par forme de souscription.*

ON ne délivrera aucun revers pour une somme moindre que deux Louis-d'or neufs; bien entendu que plusieurs personnes pourront se réunir pour prendre une souscription en commun.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux,

MESSIEURS,

Votre très-dévoûé serviteur

Bâle le 31. Mai 1769. ISAAC ISELIN.

NOUS pouvons ajouter quelques particularités sur cet ouvrage intéressant. Depuis la date de la lettre qu'on vient de lire, l'Auteur a répandu une feuille contenant *le projet pour la première livraison des planches*. Les encouragemens & les secours qu'il a reçus de plusieurs personnes respectables l'ont mis en état de donner des desseins beaucoup plus parfaits qu'ils ne l'étoient dans les épreuves. Il promet pour la S. Michel 1770, ou peut-être six mois plus tard, 50 à 60 planches, autant de feuilles du livre élémentaire, & 30 feuilles de la méthode qui l'accompagne. L'Original allemand sera joint à la traduction françoise. Cette première moitié de l'ouvrage peut être envisagée comme un tout, dont on pourra se servir indépendamment de ce qui doit suivre. Le reste paroîtra un an après, avec quelques parties de la *Bibliothèque Scolastique*, dont chacune se vendra séparément.

LE suffrage de deux grands Princes, qui favorisent ce projet, les applaudissemens de plusieurs gens de lettres & le vif sentiment du besoin que l'on a dans toutes les langues d'un ouvrage bien fait, qui renferme le système complet d'une éducation raisonnable, nous font desirer que l'Auteur remplisse ses engagemens & réponde à l'attente

## 350 JOURNAL HELVÉTIQUE

du public. S'il n'atteint pas du premier coup le degré de perfection que l'on peut désirer, il aura la gloire d'avoir osé braver les difficultés & les dégouts. D'autres encouragés par son exemple, partiront du point où il sera resté, & donneront à l'Europe entière un ouvrage dont toutes les Nations savantes ont également besoin. La France attend avec impatience une production dans le même genre. Le nom & les talens reconnus de l'Auteur laissent espérer de grandes choses. Il sera heureux d'avoir à choisir dans un objet aussi important. Peut-être, en combinant l'une & l'autre méthode, approchera-t-on davantage de la perfection.



### F R A N C E.

- I. *LES JEUX de la petite Thalie, ou nouveaux petits Drames dialogués sur des proverbes, propres à former les mœurs des enfans & des jeunes personnes, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt, par M. DE MOISSY, 80. Paris.*

---

**C**E petit ouvrage peut être placé avec fruit dans la Bibliothèque des jeunes gens.

qui y trouveront de quoi épurer leurs sentimens & former leur cœur. *M. de Moissy* y a réuni l'utile & l'agréable. La plupart des drames destinés aux enfans, présentent des leçons à leur portée. L'Auteur a marqué plusieurs parties du dialogue, qui peuvent être variées. C'est un moyen que les instituteurs pourront employer pour exercer leurs élèves à parler avec assurance, & pour donner effort à leur imagination. Il seroit à désirer, que l'on eut évité certaines expressions, dont se servent les enfans d'après des domestiques qui parlent mal. Un exemple donnera une idée plus exacte de l'ouvrage. *L'habit sans galons.* *M. des Vertus* est un homme compatissant, qui cherche à inspirer les mêmes sentimens à son fils âgé de 10 ans. Son frotteur *Jaques* est malade, il a six enfans & une femme en couche. Le petit des Vertus a entendu parler de leur misère, il veut les soulager. Son père lui dit, qu'il va lui faire un habit neuf avec un galon.

*Le petit des Vertus.* Oh ! mon Papa, vous êtes bien bon & je vous remercie : mais je pense à une chose, mon petit Papa.

*M. des Vertus.* A quoi ?

*Le petit des Vertus.* Vous ne portez jamais des galons sur vos habits, vous ; &

moi, je ne m'en soucie pas beaucoup. Si vous vouliez, mon Papa, au lieu d'acheter ce galon, me donner l'argent qu'il doit coûter . . . . .

*M. des Vertus.* Pourquoi faire? Est-ce que vous n'avez plus rien des deux louis de vos étrennes?

*Le petit des Vertus.* Non, mon Papa.

*M. des Vertus.* Qu'en avez-vous fait?

*Le petit des Vertus.* J'en ai fait, j'en ai fait . . . . . Oh! je ne saurois vous le dire à présent.

*M. des Vertus.* Et pourquoi?

*Le petit des Vertus.* Parceque . . . . . Ah, mon Papa, n'ayez pas peur. J'en ai fait un bon usage. Mais, je vous prie, puisque vous voulez le savoir, ne me le demandez que demain.

*M. des Vertus.* Allons, soit: à demain: Et si, comme vous le dites, vous en avez fait un bon usage, demain aussi je vous remettrai l'argent de votre galon. Je veux, que vous ayez toujours de l'argent, en sachant l'employer à propos.

*Jaquot*, le fils du frotteur interrompt cette conversation. L'enfant lui donne les deux louis. Celui-ci les refuse; mais le *petit des Vertus* le force à les accepter. Le frotteur trouvant la somme très forte, va porter les deux Louis au Père, qui les lui

laissé & lui dit d'accepter tout ce que son fils pourra lui donner. Il fait ensuite venir l'enfant & lui remet vingt écus à la place du galon. Les vingt écus sont encore donnés au frotteur, & le père en est instruit.

*M. de Vertus.* Eh bien, je ne peux donc absolument favoir que demain l'emploi que vous avez fait de vos deux louis, malgré la curiosité que j'en ai.

*Le petit des Vertus.* Non, mon Papa, je vous en prie; si vous voulez cependant le favoir maintenant.

*M. des Vertus.* Si je le voulois, je vous y forcerois à l'instant, sans employer mon autorité.

*Le petit des Vertus.* Et comment, mon Papa.

*M. des Vertus.* Comment? Où sont les vingt écus que je vous ai donnés tout-à-l'heure.

*Le petit des Vertus.* Ils sont. . . . Ils sont avec mes deux louis. . . . Eh bien, mon Papa, c'est vrai: Vous avez vu, que je les ai donnés à Jaquot & il vous l'a dit. Ah, mon Papa! vous pensez trop bien pour ne pas trouver bon l'emploi que je viens de faire de tout cet argent. Je soutiens une femme en couche, cinq enfans avec un Père malade, tous dans la misère. Un

habit galonné peut-il jamais me donner autant de plaisir que j'en ai?

*M. des Vertus.* Tu as raison, mon cher fils, continue toujours à penser de même, & tu me prouveras, que *bon chien chasse de race.*

C'EST un trait de générosité d'un des jeunes Princes de France, qui a donné l'idée de ce drame. Plusieurs de ces pièces intéressent par le sentiment, le naturel & la simplicité qu'on y trouve.





### III. P A R T I E.

---

## P I E C E S F U G I T I V E S.



- I. *OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES*  
*sur la Comète, qui a paru l'année der-*  
*nière, communiquées par M. le Professeur*  
**B E R N O U L L I** de Bâle.

---

**L**E célèbre M. L E O N A R D E U L E R vient de découvrir une nouvelle méthode pour calculer avec beaucoup de précision l'orbite d'une Comète, dont on a fait trois bonnes observations. L'habile M. L E X E L L, Adjoint de l'Académie Impériale des Sciences, en a fait l'application à la Comète remarquable qui a paru l'année dernière & dont on a plusieurs observations faites avec une grande exactitude, tant avant qu'après son passage par le périhélie. Nous nous croions d'autant plus obligés d'annoncer les résultats de ces calculs, qu'il est certain que jusqu'ici aucune orbite de Comète n'a été déterminée aussi exactement que celle-ci.

## 376 JOURNAL HELVÉTIQUE

En voici d'abord les principaux élémens :

I. Longitude du nœud ascendant

$$173. 28^{\circ}, 3', 26'' + 0, 7'' \alpha - 1, 8'' \text{ E.}$$

II. Inclinaison de l'orbite à l'écliptique

$$40^{\circ}, 49', 58'' + 26'' \alpha - 34'' \text{ E.}$$

III. Elongation du Périhélie au nœud ascendant

$$30^{\circ}, 46', 54'' - 10 \alpha + 41'' \text{ E.}$$

IV. Demi - Paramètre

$$0, 244, 986 - 0, 000068 \alpha - 0, 000168 \text{ E.}$$

V. Excentricité

$$0, 997489 + 0, 000023 \alpha - 0, 000002 \text{ E.}$$

VI. Distance du périhélie au Soleil

$$0, 182644 - 0, 000032 \alpha + 0, 000041 \text{ E.}$$

VII. Demi-axe transverse

$$48, 86336 + 0, 44664 \alpha - 0, 02385 \text{ E.}$$

En supposant la distance moyenne du Soleil à la terre = 1.

VIII. Tens périodique

$$341, 566 + 4, 599 \alpha - 0, 160 \text{ E. années.}$$

IX. Passage par le Périhélie

$$A^{\circ}. 1769, \text{ Oct. le } 7, \text{ nouv. st. à } 15 \text{ heures } 6 \text{ minutes} - 4, 11' \alpha + 4, 81' \text{ E.}$$

Tens à Paris.

Les lettres  $\alpha$  &  $\epsilon$  marquent ici des quantités indéterminées, ou positives ou négatives, qui se rapportent à l'incertitude des observations; enforte que si les erreurs des observations ne surpassent pas une minute de grand cercle, les lettres  $\alpha$  &  $\epsilon$  sont plus petites que l'unité, & si les erreurs dans les observations montoient à deux ou trois minutes, ces lettres pourroient aussi atteindre jusqu'à deux ou trois unités. D'où l'on voit que, pourvu que les erreurs dans les observations ne surpassent pas une minute, le tems périodique ne s'écartera pas de la vérité au-delà de cinq ans.

Au reste, il est bon d'ajouter ici, que ces élémens de l'orbite de la Comète sont fondés sur trois observations que M. MESSIER en a faites à Paris le 8e. Août, 4e. Septembre & 24e. Octobre.

IL est aussi à propos de communiquer ici les observations de cette Comète que le célèbre P. MAIER, Astronome de S. A. S. l'Electeur Palatin, a faites à l'Observatoire de l'Académie Imp. de S. Pétersbourg. Où l'on remarque qu'il s'étoit d'abord glissé une erreur dans le calcul de la dernière observation du 22e. Octobre, telle qu'elle se trouve insérée dans la Gazette de Pétersbourg, & dont il sera aisé de se convaincre en repassant le calcul. On a eu soin de redresser cette faute, comme on le verra par la Table suivante.

OBSERVATIONS de la Comète faites à l'Observatoire de l'Académie Impériale de S. Pétersbourg, par le P. MAIER, Astronome de S. A. S. Mgr. l'Electeur Palatin.

Mois & Jours	T e m s vrai.		La Comète étant comparée avec	Asc. droite	Déclinaiſ. Bar.	Longitude	Latitude Auſtr.
nouv. ſtile.	h.	m. ſ.		dégr. m. ſ.	dégr. m. ſ.	ſign. dégr. m. ſ.	dégr. m. ſ.
Août 31.	14,	18, 6	Aldebaran	66, 44, 54	8, 14, 46	2, 6, 19, 39	13, 19, 49
Sept. 3.	14,	17, 2	α d'Orion	77, 4, 32	6, 14, 19	2, 16, 34, 56	16, 37, 48
- - - 5.	12,	54, 22	α d'Orion	85, 7, 28	4, 28, 46	2, 24, 51, 42	18, 54, 10
- - - 6.	15,	38, 51	α d'Orion	90, 25, 3	3, 23, 33	3, 0, 25, 37	20, 4, 34
- - - 7.	15,	48, 12	α d'Orion	95, 6, 49	2, 12, 2	3, 5, 28, 50	21, 10, 16
- - - 9.	15,	34, 33	Alhajoſth	105, 30, 42	A.0, 9, 11	3, 16, 51, 13	22, 43, 6
- - - 10.	15,	37, 45	Procyon	109, 58, 13	1, 28, 42	3, 21, 50, 51	23, 26, 37
Octob. 22.	6,	40, 13	ε d'Hercule, épaule droite.	228, 36, 50	1, 16, 34	7, 16, 30, 58	B.16, 9, 31

OBSERVATIONS de la Comète faites dans le Nord par divers Savans.

Lieux.	Latitude. dég. m. s.	Longitude vers l'O- rient de Pa- ris. h. m. s.	Entrée de VENUS.		Sortie de VENUS		Éclipse du SOLEIL		NOMS des OBSERVATEURS & AUTRES CIRCONSTANCES.
			Temps vrai.		le 24 Mai 1769 v. s. Temps vrai.		le 24 Mai 1769 v. s. Temps vrai.		
			1r. Contact.	2d. Contact.	1r. Contact.	2d. Contact.	Comencem.	Fin.	
			h. m. s.	h. m. s.	h. m. s.	h. m.	h. m. s.	h. m. s.	
Petersbourg	59. 56. 0	1. 52. 0	invisible.	invisible.	3. 25. 34	3. 43.	9. 10. 25	---	M. STAHL, avec un télescope de 3 pieds & demi, par Short. M. LEXELL, avec un télescope de 2 pieds & demi, par Short. M. MAYER, avec une lunette achron. de 18 pieds, par Dollond. M. ALBERT EULER, avec une lunette achron. de 7 pieds, par Dollond.
Kola - -	68. 52. 30	2. 2. 55*	9. 24. 12	9. 42. 4	3. 35. 23	Temps cou- vert.	Temps cou- vert.	11. 30. 23	M. ROUMOFSKY, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Ponoi - -	67. 4. 30	2. 35. 23*	9. 56. 34	10. 15. 4	Ciel cou- vert.	Ciel cou- vert.	Ciel cou- vert.	12. 7. 55	M. ANDRÉ MALLET, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Oumba - -	56. 45. 2	2. 7. 41*	Ciel cou- vert	& pluie	pendant	tout le pa- sage.	9. 33. 43	11. 34. 8	M. PICTET, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Orenbourg	51. 45. 57	3. 31. 5*	invisible.	invisible.	5. 5. 10	5. 23.	11. 30. 25	1. 2. 42	M. KRAFFT, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Orsk - - -	51. 12. 0	3. 43. 40†	invisible.	invisible.	5. 18. 25	5. 36.	Ciel cou- vert.	Ciel cou- vert.	M. CHRISTOPHLE EULER, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Gourieff -			invisible.	invisible.	4. 52. 57	5. 11.	nuages.	12. 26. 50	M. LOWITZ, avec une lunette achron. de 12 pieds, par Dollond.
Yakoutzk -	52. 1. 52		nuages.	nuages.	10. 2. 55	10. 19.	nuages.		M. le Capitaine ISLENIEFF.
Cajanebourg	54. 13. 30	1. 41. 20	Ciel couv.	9. 20. 45	Ciel couv.	3. 32.			M. PLANMANN.
Stockholm -	59. 20. 30	1. 2. 50	8. 24. 7	8. 41. 48	invisible.	invisible.	nuages.	10. 4. 51	M. FERNET, avec une lunette achron. de 10 pieds. M. DE WARGENTIN, avec une lunette de 20 pieds. M. WILCKE, avec un télescope d'un pied & demi.
			8. 23. 51	8. 41. 47					
			8. 24. 6	8. 41. 45					
			8. 22. 1	8. 40. 12					M. MELANDER, avec une lunette de 20 pieds.
Upsal - -	59. 51. 50	1. 1. 10	---	8. 40. 9	invisible.	invisible.	invisible.	invisible.	M. BERGMANN, avec une lunette de 21 pieds. M. PROSPERIN, avec une lunette de 16 pieds. M. SALENIUS, avec une lunette de 12 pieds.
			8. 22. 12	8. 40. 12					
			---	8. 40. 15					

Je n'ajoute pas les Observations qui ont été faites en France, suppit qu'elles sont assez connues.

Les longitudes marquées par † sont déterminées par la comparaison d'observations des satellites de Jupiter.

Celles que j'ai marquées par \* sont toutes calculées avec la dernière étitude de l'observation de l'éclipse du Soleil.

Les autres sont tirées de la connoissance des tems.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1950

-----

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
5408 SOUTH DIVISION STREET  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

-----  
-----  
-----  
-----  
-----

-----  
-----  
-----  
-----  
-----



vement d'une sensibilité si naturelle commença à donner contre cet enfant, de la jalousie à sa belle-mère. Cependant, Adélaïde, par complaisance pour son époux, dissimula son ressentiment, & couvrant son antipathie du voile de l'amitié, elle traita Isabelle comme sa propre fille. Ces ménagemens lui gagnèrent de plus en plus le cœur de son mari, sur qui elle acheva de prendre un empire absolu. Elle devint mère à son tour, & combla de joie le Seigneur de Pernardas, en lui donnant un fils, qui fut appelé Don Pedre.

DEPUIS ce temps la fausse amitié qu'Adélaïde avoit affectée pour Isabelle, disparut peu à peu, les égards qu'elle s'étoit efforcée de témoigner pour cet innocent objet de sa haine, diminuèrent insensiblement. A mesure que Don Pedre grandit, elle montra plus d'humeur contre sa sœur. Cette aversion n'étonna point Alphonse : il savoit, que les enfans d'un premier lit trouvent rarement grace aux yeux d'une belle-mère. Il tâchoit, par ses soins paternels, de dédommager la fille des mauvais traitemens qu'elle essuyoit de la part d'Adélaïde. Dès qu'elle eut sept ans accomplis, sa belle-mère, sous prétexte que le couvent étoit le seul endroit où elle pût recevoir une éducation convenable, déterminâ son époux à l'y en-

voyer : elle se flattoit, que l'éloignement affoibliroit en lui les sentimens de la nature, & son but étoit de la forcer à se faire religieuse, pour que son fils héritât un jour de tous les biens de sa maison. Alphonse ne la contredit point ; il conduisit lui-même sa fille à Séville, & il la mit dans un couvent, mais il se promit de traverser les desseins de sa femme.

JACINTE, qui, de nourrice d'Isabelle étoit devenue sa gouvernante, la suivit au couvent. Dès qu'Adélaïde se vit délivrée d'un objet qui la chagrinoit, elle ne s'occupa plus qu'à donner au précieux gage de son hymen des preuves toujours nouvelles de sa tendresse.

DON PEDRE fut abandonné à toutes ses fantaisies. Il est rare que l'homme se porte au bien de lui-même, sur-tout quand il est né dans l'opulence. Les faveurs de la fortune ne servent qu'à donner essor au penchant qui le conduit au vice. Les mauvaises inclinations de DON PEDRE ne furent point corrigées par l'éducation. Grace aux complaisances de sa mère, toutes ses méchancetés passèrent pour des gentilleses ; & l'indépendance le rendit indocile aux sages leçons que son père prétendit en vain lui donner.

LE Seigneur de Penardas avoit servi dans sa jeunesse avec distinction. Un mécontentement l'avoit fait retourner dans ses terres. Il s'étoit repenti d'un premier mouvement, qui l'avoit affranchi d'un devoir, auquel sa naissance l'engageoit autant que son inclination. Il avoit eu le tems de se convaincre, que la véritable grandeur d'ame consiste à s'oublier pour servir sa patrie; que l'intérêt particulier doit céder en tout à l'intérêt commun, que qui fait se rendre utile, trouve toujours l'occasion de triompher des brigues & de l'envie. Les rois, pères de leurs peuples, sont maîtres de leurs bienfaits; qu'ils soient trop prompts ou trop lents à récompenser, la loi qui nous soumet à eux, ne nous permet jamais d'en murmurer. La philosophie n'a que de faux argumens contre les devoirs de notre état.

Pénétré de ces vérités, Alphonse vouloit que les services de son fils l'acquittassent un jour de ceux qu'il n'avoit pas rendu à sa patrie. Mais il fut croisé dans ce projet par sa femme, qui n'imaginait pas qu'on pût destiner un fils unique à une profession, où la vie se trouve sans cesse exposée à de nouveaux dangers. Ces sentimens étoient le fruit des raisonnemens spécieux de quelques beaux esprits parasites,

qui ne quittoient point le château. Rien n'est plus dangereux pour la société que ces hommes, qui font un métier de la philosophie, dont ils ne font que les charlatans. Leur morale est un poison subtil, qui n'opère que l'égarément de l'esprit & la corruption des mœurs. Le vrai philosophe est l'honnête homme, c'est-à-dire celui qui fait se conformer aux loix du pays où il est né, qui aime ses concitoyens, & n'enseigne la vertu qu'en la pratiquant; celui qui, sentant la nécessité d'une croyance commune, en révere les principes, & ne connoit point de préjugé plus nuisible que la manie d'une fausse célébrité, qui déteste les paradoxes hardis du prétendu cosmopolite, dont les sophismes ne tendent qu'à briser le lien qui unit les peuples, & à renverser l'ordre établi chez les nations civilisées; celui enfin dont la saine littérature n'excite que des sentimens de fidélité envers son Roi, de respect pour le Gouvernement & de zèle pour le bien public.

Lorsqu'Alphonse proposa à son épouse d'initier son fils dans le militaire, elle pensa mourir d'effroi. Elle n'eut point de vapeurs, parce que ces syncopes de femmelettes sont mal léantes à des génies. Mais elle déclara séchement à son mari, que ses intentions ne seroient point suivies. Il insista, mais

inutilement. Elle plaida sa cause devant les beaux esprits, qui, d'un commun accord, jugèrent que les sentimens d'Alphonse bleffoient également la raison & l'humanité. A quoi bon, dirent-ils, sacrifier ses biens, son repos & sa vie pour des querelles qui nous sont étrangères? L'intérêt personnel doit être le mobile de notre conduite. Lorsque nous pouvons être heureux sans peine, quelle erreur de s'exposer à cent périls pour obtenir un laurier imaginaire. Vos facultés mettent votre fils dans le cas de se passer des faveurs de la cour; qu'il fuie ce séjour d'iniquité & de corruption; qu'il vive sans ambition; qu'il fasse le bien & qu'il protège les lettres. Par ces raisonnemens captieux, ils pensoient éblouir Alphonse; mais l'expérience lui avoit appris à penser en citoyen; il croyoit, que, s'il est des vices dans les cours, il est d'autant plus glorieux d'y faire briller la droiture; que faire son devoir c'est faire le bien, & que si l'honneur de protéger les lettres peut flatter l'amour propre, plus on a de crédit, plus on est à portée d'obliger ceux qui par leurs écrits & leurs mœurs se distinguent de leurs confrères. Malgré la solidité de ces réflexions, il fallut pourtant qu'il cédât, pour le moment, aux clameurs de sa femme & du cercle qui l'entouroit.

UN jour que Madame de Penardas, qui ne sortoit jamais de son château, se promenoit dans une vaste plaine, elle vit un régiment que l'on exerçoit devant son colonel, qui étoit à peu près du même âge que son fils. Les respects, que les Officiers rendoient à leur chef, excitèrent l'orgueil d'Adélaïde. Elle s'avança pour complimenter le nouveau colonel, nommé Don Fernex, & l'invita avec tous ses Officiers à venir dîner chez elle. La compagnie des enfans de Mars lui parut mille fois plus agréable que celle de ceux d'Uranie; comparant l'air libre & enjoué des uns avec le ton étudié, froid & dédaigneux des autres, elle goûta infiniment plus les galans propos du militaire, que les syllogismes de la philosophie; l'esprit du monde ruina tout-à-coup dans son esprit les principes dont elle étoit prévenue; elle ne respira que l'honneur de voir son fils à la tête d'un régiment, & pressa Alphonse, qui avoit de puissans amis à la cour, de faire solliciter l'agrément du premier qui viendroit à vaquer, en faveur de Don Pedre.

ALPHONSE ne laissa point échapper une si belle occasion de remplir ses vues; il se hâta d'écrire à ses amis, & obtint la grace qu'il avoit demandée. Il annonça cette heureuse nouvelle à sa femme, dont le cœur

eut peine à suffire à sa joie. Ainsi la vanité lui fit faire ce que le zèle patriotique auroit dû lui conseiller. Don Pedre, séduit par les privilèges que cet état donne à la jeunesse, annonçoit les meilleures dispositions pour en user. Imbu de ces maximes pernicieuses, où la fausse philosophie, en admettant le hazard pour principe de tout, suppose qu'il n'existe aucune différence réelle parmi les hommes; que, la matière agissant aveuglément dans la génération de l'espèce, le père n'a d'autre avantage sur le fils que d'être né avant lui, & que les devoirs du dernier à l'égard du premier, ne sont que de convention; il n'avoit déjà que trop bien profité de ces odieuses leçons. Quoique sa mère l'eut gâté, il n'avoit pas plus de tendresse pour elle que de respect pour son père.

CEPENDANT il fut trouvé divin dans son habit de colonel. L'insulte qu'Adélaïde faisoit à la philosophie, mortifia les beaux esprits, mais la crainte de se faire congédier les rendit circonspects; ils trouvèrent le moyen de concilier leurs opinions avec le caprice de la dame; & la docte Adélaïde continua de soutenir la vérité de leur morale, quoique sa conduite la démentit ouvertement. On résolut d'envoyer Don Pedre à Madrid, pour remercier le Roi de la

faueur qu'il lui avoit accordée ; on décida, qu'il demeureroit quelque tems à son régiment, pour y prendre l'esprit du corps, & y recevoir les premiers élémens de l'art de la guerre. Il quitta sans regret la maison paternelle. Le plaisir de voir la Cour l'enchantoit au point qu'il ne soupiroit qu'après le moment d'y arriver. Don Fernez qui, par ses manières honnêtes, avoit pris auprès d'Adélaïde, fut prié de demeurer à Penardas, pour la dédommager de l'absence de son fils. Revenons présentement à Isabelle.

ALPHONSE, quelque empire que sa femme eût usurpé sur lui, n'avoit point perdu pour sa fille les sentimens de père ; il sembloit que la dureté d'Adélaïde avoit redoublé sa tendresse & sa pitié. Adélaïde ne lui avoit pas caché la volonté où elle étoit qu'Isabelle se fit religieuse. Il avoit eu la prudence de ne la point contredire, espérant que l'aversion des philosophes pour la vie monastique les feroit intervenir dans la cause de sa fille. Il alloit souvent voir sa chère Isabelle, & de peur d'aigrir son épouse par ses fréquens voyages à Séville, il prenoit pour prétexte l'envie qu'il avoit de déterminer sa fille à prendre le parti du cloître. A chaque visite qu'il lui faisoit, il lui portoit de nouveaux gages de son amitié. Loin de

## 608 JOURNAL HELVETIQUE

l'affliger en la disposant à se consacrer au célibat, il ne cessoit de lui promettre de la bien marier, & c'étoit son dessein.

De's que l'âge l'eût mise en état de remplir les devoirs de la vie monastique, Alphonse se vit presser plus que jamais de la vouer au célibat. Il eut alors recours aux moralistes, mais ces Messieurs, très-convaincus que Madame ne démordroit point de ce qu'elle avoit résolu, ne voulurent pas courir les risques de se voir disgracier, pour une cause qui les intéresseoit peu. Leur sagesse, habile à se plier aux circonstances, s'accommodoit à tous les abus, quand la nécessité l'exigeoit. Au lieu de déclamer contre la tyrannie des pères qui forcent leurs enfans à s'ensevelir tous vivans dans ces prisons, vrais tombeaux de l'humanité, ils prouvèrent alors, que les jeunes filles qui ont le courage de renoncer au monde, pour embrasser les douceurs d'une vie innocente, ressemblent à ces hommes désintéressés, qui, dédaignant les caprices du fort, vont chercher dans les déserts la paix que l'on ne trouve point dans le tourbillon des sociétés. Alphonse voyant ses espérances trahies, n'imagina plus d'autre moyen de conjurer l'orage, qu'en trompant sa femme. Quelque tems après il fut à Séville, où il s'arrêta plusieurs jours. A son

retour, il annonça, que sa fille avoit pris l'habit de novice, & que cette cérémonie, à laquelle il avoit été bien-aise d'assister, avoit occasionné son retard. Il ajouta, que le jour de sa profession étoit fixé immédiatement après l'année révolue. Adélaïde le crut, le félicita sur le succès de ses soins, le remercia de cette preuve d'attachement, & ne le tourmenta plus.

ALPHONSE alors fit bâtir, hors de son parc, dans un endroit voisin d'un joli village, une petite maison aussi commode qu'agréable, qu'il destina pour loger Isabelle, à qui l'air du couvent commençoit à déplaire. Il usa de toutes les précautions nécessaires pour que sa femme ne pût être instruite de rien. Personne ne fut que c'étoit lui qui faisoit construire cette habitation. Afin de mieux cacher son jeu, il eut l'air de ne plus penser à sa fille. Il suspendit ses voyages à Séville; mais il recevoit de ses nouvelles par de fidèles émissaires. Les choses en étoient là, lorsque Don Pedre partit pour son régiment. Il n'avoit pas revu sa sœur depuis qu'elle étoit entrée au couvent: l'indifférence qu'on lui avoit inspirée pour elle dès l'enfance, avoit fait taire dans son ame la voix du sang, & son père n'avoit jamais pu obtenir de lui qu'il l'accompagnât lorsqu'il alloit la voir à

Séville. Alphonse, qui avoit ses raisons pour ne le point presser d'aller faire ses adieux à cette sœur, ne lui en parla point ; & Don Pedre, en s'éloignant de Penardas, ne témoigna pas qu'il eût conservé d'elle le moindre souvenir.

LE jour approchoit où, suivant les discours d'Alphonse, Isabelle devoit faire profession. Guidée par son père, elle écrivit à Adélaïde une lettre pleine de soumission, pour l'inviter à se trouver à cette cérémonie. Cette lettre eut les deux effets que l'on en attendoit : elle acheva de tromper Adélaïde, & le plaisir de mortifier sa belle-fille, en refusant de satisfaire à son invitation, détourna cette marâtre de l'envie d'être présente à cette triste fête. Elle se contenta de donner à la future professe sa bénédiction par écrit, & pria son mari de vouloir bien se charger lui-même de porter sa réponse.

ALPHONSE, ravi de l'erreur où il la laissoit, courut aussi-tôt briser la prison de sa fille. Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit à la petite maison qu'il lui avoit fait bâtir. Il lui donna pour compagne sa fidèle Jacinthe, & pour serviteur un ancien soldat, dont la bravoure & la discrétion lui étoient connues, & sous la garde duquel sa fille devoit être à l'abri de toute insulte. Son nom

étoit Gusman. L'habitude qu'Alphonse avoit prise d'aller tous les jours à la chasse & de ne rentrer que le soir, lui procura le moyen de voir Isabelle & sans que rien le gênât. Tandis que sa femme s'amusoit à philosopher, il alloit passer les journées les plus satisfaisantes avec sa fille, à qui il procuroit toutes sortes d'amusemens.

LE desir qu'il avoit de la bien marier, lui fit jeter les yeux sur Don Fernez. Ce jeune homme joignoit aux agrémens de la figure, des mœurs douces, un esprit vif, une ame généreuse & une exacte probité. Il étoit aussi d'une naissance proportionnée à celle d'Isabelle. Alphonse n'étoit pourtant pas homme à forcer les inclinations de sa fille, & quelque'avantage qu'il trouvât pour elle dans cette alliance, il étoit tout prêt à y renoncer, pour peu qu'elle y sentît de répugnance. Il voulut consulter son goût, avant que de lui faire part de son choix. Dans cette vue il proposa un soir à Don Fernez, qui, par complaisance, ne quittoit presque point Madame de Penardas, une partie de chasse pour le lendemain. La dame lui en ayant accordé la permission, le colonel fut charmé de reprendre un exercice qu'il aimoit passionnément.

LE soleil n'étoit pas encore levé, que Don Fernez étoit déjà sur pieds. Il atten-

dit avec impatience le réveil d'Alphonse, qui ne le fit pas languir. Il s'éloignèrent ensemble du château, & dès qu'ils furent entrés dans le parc, Don Fernéz, empressé de faire admirer à Alphonse la légèreté de son cheval, lui lâcha la bride & le laissa courir jusqu'au milieu de l'avenue, qui étoit fort longue. Ayant jetté les yeux sur un sentier, qui se trouvoit à sa gauche, & dont les arbres élevés en berceaux, invitoient à se promener sous leur ombre, il aperçut de loin une jeune beauté, vêtue en amazone & montée sur un coursier richement harnaché, qui paroissoit venir à sa rencontre. La curiosité le fit voler au-devant d'elle. A mesure qu'elle approchoit, il étoit plus ébloui de son éclat. Il s'arrêta pour la remarquer plus à son aise, & quand elle passa, il la salua respectueusement. Elle le fixa avec attention, & répondit à cette politesse de l'air le plus gracieux. Un valet bien armé & deux piqueurs marchaient derrière elle. Il ne fut s'il devoit la suivre. L'impression qu'elle avoit fait sur lui le rendit timide; mais l'arrivée d'Alphonse termina son embarras. Cette amazone étoit Isabelle. Aussitôt qu'elle vit entrer son père dans l'allée, elle mit pied à terre, & il en fit de même. Don Fernéz ravi de voir que son conducteur

la connoissoit, descendit de cheval & les joignit.

ALPHONSE le présenta à l'amazone, à qui il venoit de recommander expressément de ne se point trahir, & il la pria de permettre qu'ils fussent dans cette journée ses compagnons de chasse. Elle y consentit, mais d'un ton si réservé, que le colonel imagina que la proposition la fâchoit, & il tâcha d'enchérir encore sur le respect avec lequel le Seigneur de Penardas affectoit de lui parler. Ils se promenèrent quelque tems, ensuite ils remontèrent à cheval, dans l'intention de chasser; mais ils étoient trop sérieusement occupés tous trois, pour que cette chasse pût être bien sanglante. En vain les chiens les avertissoient du passage des sangliers; Don Fernex ne songeoit qu'à sa belle amazone. Isabelle, de son côté, l'examinait très-attentivement. Chaque fois que leur proie leur étoit échappée par leur distraction, ils en rioient ensemble, & ils se pardonnoient au fond du cœur la cause de leur inattention. Alphonse ne s'attachoit qu'à observer leurs mouvemens & leurs regards. Ils parcoururent ainsi les bois toute la matinée. L'amazone se retrouvant près de chez elle, proposa à ses deux compagnons de venir se délasser. Don Fernex fut transporté. Alphonse, pour éviter qu'on ne le

persiflât au château sur le mauvais succès de sa chasse, chargea les gardes - chasse de réparer la faute.

ON dîna chez l'amazone; & le repas, moins somptueux que délicat, fut délicieux pour les convives. Ce n'est pas le grand nombre des convives qui fait le plaisir de la table, c'est l'intelligence qui y règne. On ne fit rien l'après - diné, & pourtant on ne s'ennuya point. L'heure de se séparer étant venue, on prit congé de l'aimable chasseuse, Alphonse avec un visage où brilloit une entière satisfaction, & Don Fernez d'un air qui marquoit à la fois & sa reconnoissance & ses regrets. En rentrant dans le parc, les deux chasseurs trouvèrent les gardes & les piqueurs, qui leur présentèrent le gibier qu'ils avoient tués, & que l'on porta en pompe au château.

LE long du chemin, Don Fernez demanda à Alphonse qui étoit cette belle personne qui leur avoit fait un accueil si honorable? C'est, lui répondit - il, la veuve de Don Fernand d'Argilla, gentilhomme de la vieille Castille, que la mort a séparée de son époux au bout de six mois de mariage, & qui, voulant se mettre à l'abri de la critique & de l'autorité de ses parens, a quitté la ville de Burgos pour se réfugier dans ce pays, où elle fuit toutes les sociétés, pour

s'adonner au plaisir de la chasse, son unique passion. Oh ! dans ce cas, répartit Don Fernex, j'irai souvent lui tenir compagnie. Gardez-vous en bien ! reprit Alphonse, elle m'a chargé en particulier de vous dire qu'elle vous prioit fort, ayant des ménagemens à garder, de ne vous plus trouver sur son passage, si vous ne voulez risquer de l'indisposer contre vous. Don Fernex interdit perdit la parole ; il soupira & revint jusqu'au château sans rompre le silence. On le complimenta sur sa chasse ; il n'y fit aucune attention, il fut rêveur & distrait pendant tout le souper. Il quitta Madame de Penardas sans lui rien dire d'obligeant, & ne songea toute la nuit qu'à la défense que la veuve supposée lui avoit fait faire.

IL se méfia d'Alphonse, & pensant que la jalousie avoit pu le faire parler, il se détermina à retourner le jour suivant à l'endroit où il avoit rencontré l'amazone ; mais il eut beau l'attendre, elle ne parut point. Alphonse avoit pris des chemins détournés pour se rendre chez sa fille, qu'il trouva prévenue, autant qu'il le desiroit, en faveur de Don Fernex ; il l'empêcha de sortir, & se renferma avec elle. Don Fernex, après avoir guété inutilement Isabelle pendant plusieurs jours, prit le parti de se présenter à sa porte. Elle lui fut refusée, & il en de-

vint furieux. Le dépit qu'il en eut le rendit maussade avec tout le monde; personne ne pouvoit deviner d'où venoit son chagrin. Alphonse se laissa enfin toucher; il étoit décidé à lui confier son secret & le choix qu'il avoit fait de lui pour sa fille; lorsque des lettres, que Don Fernex reçut, le rappellèrent auprès de son père, qui se mourroit à Toledé. Il prit congé, avec regret, du seigneur & de la dame de Penardas; & la prière la plus instante qu'il fit à Alphonse, fut de lui donner souvent des nouvelles de sa charmante veuve, qu'il n'oublieroit, disoit-il, jamais, malgré les rigueurs. Alphonse le consola, en lui promettant de n'y point manquer, & de faire en sorte qu'à son retour il la trouvât moins sévère. Don Fernex le remercia tendrement, l'embrassa & prit la route de Toledé, en emportant dans son ame l'image d'Isabelle, que l'absence ne fit qu'y graver plus fortement.

LES longueurs d'une maladie cruelle, & qui finit par entraîner son père dans le tombeau, les suites de ce triste événement, les soins qu'il devoit à une mère affligée, le tems qu'il employa à mettre ordre aux affaires de l'immense succession qu'il eut à partager avec plusieurs frères, dont il étoit l'aîné; tout cela le retint pendant deux ans loin

loin de l'objet qui avoit son cœur. Alphonse étoit très-attentif à lui en donner des nouvelles. Au bout de quelques mois, il lui avoit mandé qu'il avoit si bien agi en sa faveur, qu'il ne lui seroit peut-être pas difficile de la déterminer à passer à de secondes noces. Depuis, il lui avoit toujours écrit dans le même esprit. C'étoit un sûr moyen d'entretenir son amour, & des amorces redoublaient l'impatience où il étoit de revoir Penardas. Ce moment n'arriva qu'après bien des ennuis. Alphonse, persuadé de son attachement pour Isabelle, ne lui fit point acheter davantage le plaisir de la revoir; il lui confia le secret de sa naissance, & tout fut bientôt arrangé pour que les noces de ces deux amans se célébraient à l'insu d'Adélaïde. Libres de se parler tous les jours, ce couple amoureux passoit, avec un père qu'ils adoroient, des journées d'autant plus agréables, que leur tendresse étoit fondée sur l'estime & la vertu. Une circonstance imprévue retarda le bonheur de Don Fernéz; il fut mandé à la cour, pour y prendre possession d'une charge importante dont le roi l'honoroit, en considération des services que son père, avoit rendus à l'État. Comme il se dispoit à se rendre auprès de son souverain, tout le monde fut sur-

pris de revoir Don Pedro, que l'on n'attendoit pas.

Son caractère insolent, fruit de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, sa négligence à remplir ses devoirs, son peu de respect pour ses supérieurs & son libertinage, lui avoient attiré à Madrid une foule d'ennemis; ajoutons qu'il manquoit de courage, & qu'en diverses occasions il en avoit donné des preuves. La bravoure est ordinairement compagne de la vertu; elle habite rarement où les mœurs ne sont pas pures. Don Pedro, dans sa dix-huitième année, avoit tous les vices des hommes, vicillis dans la débauche. Il venoit, en dernier lieu, de deshonorer la fille d'un riche bourgeois de Madrid; & celui-ci le poursuivant à toute rigueur, Don Pedro avoit été forcé de disparaître. Il se hâta de conter cette malheureuse aventure à sa mère, qui justement effrayée du danger où il étoit exposé, pressa son mari d'employer les moyens les plus prompts pour tâcher d'assoupir une affaire si délicate. Alphonse, indigné de la conduite de son fils, vouloit l'abandonner. Don Fernéz, touché des larmes d'Adélaïde, & sur-tout de la faveur que lui faisoit Alphonse, en l'acceptant pour gendre, offrit de faire toutes les démarches convenables à la Cour & auprès

Au père offensé. Il partit, accompagné de quatre officiers de son régiment, qui avoient coutume de ne le jamais quitter ; & Don Pedre se tint caché dans le château jusqu'au tems où il apprit, que Don Fernez avoit agi si vivement pour lui, que l'affaire étoit assésoupie, moyennant une somme d'argent, que sa mère envoya sur le champ.

DON Pedre alors se remontra ; mais, pour satisfaire aux plaintes que l'on avoit portées contre lui, le roi lui envoya ordre de ne plus reparoître à son régiment. Nouveau sujet de mortification pour le pere ! Ces deux accidens, arrivés coup sur coup, affligèrent sensiblement Adélaïde. Que de reproches n'eut-elle point à se faire d'avoir élevé son fils dans cette indépendance, pernicieuse à la jeunesse, & de l'avoir accoutumé, en naissant, à regarder tous les principes de la vertu comme des préjugés ? La confusion qui accabloit intérieurement cette mère imprudente, fut la première punition que le ciel réservait à sa coupable négligence sur l'éducation de son fils, & à la haine injuste qu'elle portoit à l'innocente Isabelle.

DON Pedre, devenu oisif, s'abandonna plus librement à tous les vices. Il loua, à quelques lieues de Penardas, une petite maison où il alloit passer des semaines en-

tières, avec des gens aussi pervertis qu'il l'étoit lui-même.

Alphonse, pénétré de la vie licencieuse que menoit son indigne fils, alloit se consoler avec sa fille dont la soumission, l'attachement, & la modestie faisoient les délices de son cœur. Le malheur de Don Pedro voulut que, revenant de sa petite maison, & passant, de grand matin, par l'endroit où Isabelle avoit coutume d'attendre son père, il l'y rencontra. Elle étoit assise sur un banc de gazon, & dans un négligé qui lui donnoit un air fait pour séduire. Etonné de sa beauté, & saisi d'un sentiment que, sans doute, la voix du sang excitoit en lui, il se précipite à bas de son cheval, court brusquement à elle, lui fait mille complimens sur la vivacité de ses yeux, lui demande ce qui l'arrêtoit dans cet endroit, & si elle vouloit lui permettre de lui tenir compagnie. Elle ne répondit à ses propos qu'en rougissant; & comme il commençoit à s'oublier, Gusman, qui la gardoit, lui signifia de ne point importuner davantage sa maîtresse, & de se retirer. Don Pedro, qui croyoit n'avoir affaire qu'à un valet, le menaça. Mais Gusman fit bonne contenance, & parla de façon que l'ex-colonel se retira. Lorsqu'il se crût assez loin pour ne pouvoir plus être ap-

perçu, il se mit à examiner ce que deviendroit l'inconnue, & si elle attendoit quel que galant, comme il le présuinoit. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit que son père étoit l'homme attendu ! Il épia leur marche avec exactitude. Ce jour-là il n'y avoit point de chasse, & Alphonse rentré chez sa fille y passa la journée. Don Pedre rôda près de la maison, jusqu'à l'entrée de la nuit; il vit sortir son père. Il courut s'informer à des paysans du voisinage, du nom & des qualités de la dame qui demuroit dans cette maison retirée. On lui dit que c'étoit la veuve d'un gentilhomme, & qu'elle s'amusoit souvent à chasser avec le seigneur de Penardas, le seul homme à qui elle permit de venir chez elle. Il ne douta plus que ce fût une inclination secrète qu'Alphonse entretenoit. Pour se venger de la froideur qu'il lui avoit toujours témoignée, il forma le projet de lui-enlever cette maîtresse. Il faisoit par hazard un beau clair de lune. Isabelle sortit avec son gardien & sa gouvernante, pour respirer la fraîcheur de l'air. Don Pedre entendit qu'en rentrant, elle se proposa de se promener le lendemain à la même heure. Rien n'étoit plus favorable pour l'exécution du complot qu'il méditoit. Sans réfléchir sur l'atrocité de son crime, il retourna sur

le champ à sa petite maison, où il avoit laissé plusieurs de ses amis. Il leur fit part avec enthousiasme de la découverte qu'il avoit faite, & les engagea à le servir dans son entreprise. Chacun parut charmé de pouvoir jouer ce tour au seigneur de Pernardas. Les hommes vertueux sont toujours en bute à la haine des libertins. Tout fut disposé pour l'enlèvement de la jeune veuve.

ISABELLE, après avoir soupé, se promenoit tranquillement, comme elle avoit fait la veille. Don Pedre & sa troupe s'étoient mis en embuscade derrière la maison: tout-à-coup ils fondent sur Gusman, qu'ils laissent sur la place à demi mort; & se saisissant d'Isabelle ils la font monter dans une chaise de poste, malgré ses cris & ceux de sa fidelle Jacinte. Les clameurs de la défolée gouvernante se firent entendre au village voisin. On vint à elle; mais on ne put lui donner d'autre secours que de la reporter à sa maison, ainsi que l'infortuné Gusman, que l'on eut bien de la peine à rappeler à la vie.

LES ravisseurs, glorieux de leur triomphe, avoient déjà fait bien du chemin, lorsqu'ils furent rencontrés dans un bois par Don Fernéz, qui revenoit de Madrid avec les officiers qui l'y avoient suivi. Les cris d'Isabelle

se touchèrent. Croyant que c'étoit quelque dame que des brigands insultoient, il anime ses compagnons à la secourir. Ils volent à elle. Généreux cavaliers, s'écrie-t-elle, en les voyant accourir à sa défense, sauvez-moi des mains de ces lâches ravisseurs. Don Fernex reconnoît la voix de celle qu'il aime. Est-ce vous, lui dit-il, divine Isabelle ? Don Fernex sera-t-il assez heureux ! . . . . A ce nom, les ravisseurs veulent fuir ; mais les officiers les arrêtent. Ne pouvant plus échapper, ils ont recours à la force. Le combat devient vif & meurtrier. Le parti de Don Pedre succombe, lui-même est blessé à mort ; il se nomme, pour engager les vainqueurs à l'épargner. Don Fernex frémit, approche & distingue en effet les traits de Don Pedre. Le moment de la mort est toujours terrible pour les cœurs les plus endurcis. Don Pedre sent qu'il mérite l'horreur de son sort ; les remords lui arrachent un torrent de larmes. Du ton le plus attendrissant, il supplie sa sœur de lui pardonner l'erreur qui l'a séduit, & les peines qu'il lui a causées. Isabelle, le voyant dans cet état déplorable, n'écoute que la générosité de ses sentimens ; elle l'embrasse en pleurant, & leurs cœurs, pressés l'un contre l'autre, se répondent par leurs sanglots. Don Fernex, hors de lui-

même ne fait que résoudre; il accuse la rigueur du ciel qui le rend innocemment complice de la mort de son beau-frère. Don Pedre, avant que d'expirer, le prie de le faire conduire chez son père.

AUCUN de ses compagnons n'avoit pu résister à la valeur de ceux de Don Ferrer; tous étoient demeurés sur la place. On porte le mourant dans la chaise, où Isabelle le serrant dans ses bras, tâche d'arrêter le sang qui coule de sa blessure. On arrive au château. Adélaïde étoit endormie; mais Alphonse n'étoit point encore au lit. Malgré les sujets de mécontentement que son fils lui avoit donnés, il ne put soutenir le spectacle dont il fut surpris, sans reprendre pour ce fils ingrat des entrailles de père. Le récit de l'événement qui avoit amené cette funeste catastrophe le fit frémir. Il accorda cependant à Don Pedre le pardon de son crime. Mais, comment annoncer à la mère ce coup de foudre? L'instant presse, la voix de Don Pedre s'affoiblit de plus en plus. On éveille Adélaïde, on lui présente son fils prêt à rendre le dernier soupir. Elle croit d'abord que cette scène effrayante n'est qu'une vision; mais la vérité ne s'éclaircit qu'un trop bien à ses yeux. Elle étoit fière, de la honte dont son fils s'étoit couvert,

qui avoit réjailli sur elle , l'avoit insensiblement refroidie pour lui. Tout le monde fut étonné de la voir retenir ses larmes , & exhorter elle-même Don Pedre à effacer, par sa soumission aux décrets célestes , les horreurs de sa vie passée. Il mourut dans des sentimens qui le firent regretter.

Demeurée seule , après le trépas de son fils , cette mère affligée laissa un champ libre aux foiblesses de la nature ; elle ne reprocha qu'à elle seule le malheur de Don Pedre : Convaincue de tous ses torts , elle abjura les brillans & faux systêmes qui l'avoient séduite. Corrigée par cette leçon , elle pardonna à son époux de l'avoir trompée à l'égard d'Isabelle , qu'elle reçut en grâce ; elle approuva son mariage avec Don Fernez , & l'instruisant sans cesse à chérir les devoirs de son état , elle se montra plus mère pour cette fille , qu'elle avoit tant haïe , qu'elle n'avoit cru l'être pour un fils , qu'elle avoit trop aimé.





## III. ANNE DE BOULEN

en prison , au Roi HENRI VIII.

Elégie par Madame . . . .

---

*E* Teinte par l'horreur d'une Prison obscure  
 Ma voix jusques à vous pourra-t-elle  
 percer ?

*Daignerez - vous , Seigneur , écouter la  
 nature ,*

*Quand votre cœur trompé s'obstine à l'offenser ?*

*Qui m'eût dit dans ces jours où cent fois  
 votre bouche*

*Me juroit que vos yeux direroient à jamais ,  
 Qu'inconstant aujourd'hui, votre haine farouche  
 Sur votre épouse en pleurs épuiserait ses traits !*

Non, ce n'est point, Seigneur, la mort qui  
m'épouvante,

Elle n'a pas le droit de m'inspirer l'effroi...

Le crime seul la craint, & je meurs in-  
nocente...

Mais, faut-il qu'un époux m'en impose la  
loi?

D'aussi cruels revers est-il d'autres exemples?

J'ai vu de mon destin s'occuper l'univers,

Mon Roi pour m'obtenir ébranla jusqu'aux  
temples :

Je portai la couronne . . . . & je suis dans  
les fers.

De ce trône, où je fus par votre main placée,  
Où la gloire & l'amour sembloient fixer mon  
sort,

Par un injuste opprobre aujourd'hui ter-  
rassée,

Là même main m'arrache & m'envoie à la  
mort.

*Et toi qui me poursuis, rivale trop barbare,  
Crois-tu que le bonheur puisse suivre tes pas?  
Crains ton amant . . . ton maître . . .*

*Hélas ! il te prépare  
Ainsi qu'à moi peut-être un odieux trépas.*

*Ton destin aujourd'hui dépend de ma ruine,  
Je n'en murmure point ; c'est un juste retour.  
Ta funeste beauté vengera Catherine  
Des maux que lui causa mon malheureux  
amour.*

*Mais quelle différence immense autant qu'af-  
freuse !*

*Catherine jamais ne connut le bonheur.  
Son amour, qui toujours la rendit malheureuse,  
D'un retour plein d'appas ignora la douceur.*

*Qui jamais plus que moi d'un époux fut aimée ?  
J'ai vu plus d'une fois mon maître à mes  
genoux,  
Et moi, de mon amant plus que du Roi charmée,  
J'oubliais jusqu'au trône en des momens si doux.*

*Oui, je vous ai, Seigneur, toujours été fidelle,  
Et rien n'a balancé mon époux dans mon cœur.  
Vous pourrez retrouver une épouse plus belle...  
Puissez-vous de l'aimer conserver la douceur.*

*Je n'ai point de regret à l'éclat de ma vie,  
J'ai perdu votre cœur, pourrois-je aimer le  
jour?*

*Mais peut-être, o douleur ! ma mort sera suivie  
De celle de ma fille, objet de mon amour.*

*Ah ! quand d'Elisabeth vous proscrivez la mère;  
Quand votre main l'arrache à ses tendres secours,  
Daignez vous rappeler les momens où son père  
Lui même m'exhortoit à veiller sur ses jours.*

*Oui, mes yeux vous ont vu touché de sa tendresse,  
Lorsqu'elle vous serroit dans ses bras innocens,  
Votre cœur lui rendant caresse pour pour caresse,  
Paroissoit pénétré de ses tendres accens.*

*Ne la haïssez pas : C'est la dernière grace,  
Pour laquelle mon cœur ose vous implorer,  
Malheureux reste, hélas ! de l'orgueilleuse audace,  
Que l'amour & le ti òne avoient su m'inspirer.*

*Et si tel est mon sort, si ma mort est certaine,  
 Puisse le Ciel jamais ne vanger mes malheurs !  
 Ha ! puisse sa bonté vous épargner la peine  
 Que causent les regrets & les remords vangeurs.*

*Mais secondez, Seigneur, mon ardente prière ;  
 Et quand pour vous au Ciel j'offre mes derniers  
 vœux ,*

*Sauvez des innocens. Que mon malheureux  
 frère \**

*Ose enfin vous montrer qu'il n'est que mal-  
 heureux.*

*Pour moi, de vivre encore je n'ai plus l'es-  
 pérance ,*

*Il faut vous délivrer d'un objet odieux.*

*Je pourrois réclamer ici mon innocence ,*

*Mais vous aimez Seymour \*\* . . Mon  
 crime est dans ses yeux.*

\* Le frère d'Anne de Boulen, arrêté & accusé d'un commerce criminel avec elle, fut aussi décapité.

\*\* Jeanne Seymour, dont Henri étoit amoureux & qu'il épousa le lendemain du supplice d'Anne de Boulen.



## IV. LOGOGRIPHE.

*Je fais, lorsqu'on me voit, horreur à la nature ;  
 Quoique j'en offre, hélas ! une juste peinture.  
 Chez moi, l'amant tout près de l'objet de ses  
 vœux*

*Tranquillement couché n'en est pas plus heureux.*

*Mes huit lettres bien partagées,*

*La première moitié vous offre les moyens,*

*Dont les Romains, aux yeux de leurs con-  
 citoyens,*

*Après avoir gagné des batailles rangées,*

*Se servoient pour paroître en superbes vain-  
 queurs.*

*I 4 3 5, je suis le signe des douleurs.*

*I avez 4, 3 5 7, mon usage*

*Vous est commun à tous. Sans moi, que seriez-  
 vous ?*

*Nécessaire au berger, au grand-Seigneur,  
 au sage,*

*J'ai quelque défaut chez les fous.*

*I 3 6, 4 3 7, complaisante 3 docile,*

*Pour tout faire de moi l'on obtient mon aveu ;*

*Mais sous un autre aspect, plus belle 3  
 moins facile,*

*Il faut pour me réduire 3 le fer 3 le feu.*

*8 6 7 5, je suis, hélas ! ce que vous-même*

*Serez un jour, malgré l'éloignement ex-  
 trême,*

*Lecteur, que vous avez pour moi,*

*3 4 I, je n'ai plus d'emploi*

## 302. JOURNAL HELVÉTIQUE

Que chez les nations sauvages ;  
Tant le tems change les usages.  
1 3 6 5, d'une épouse fidelle,  
Plus courageuse encore que belle,  
Et telle qu'en auroient besoin bien des maris,  
Je présente le nom à vos regards surpris.  
1 3 5 7, je suis à la vieillesse en aide.  
3 5 7, est un quadrupède  
Grossier, lourd & de peu d'esprit.  
3 4 1 2 7, bien en prit  
A vos pères jadis de me mettre en usage ;  
Puis qu'ils furent par moi préservés du naufrage.  
3 6 & 8, pour vivre est nécessaire.  
2 3 6 5 & 7, indigne sentiment,  
Je ne puis jamais que déplaire.  
8 3 1 6 5 & 7, je suis un aliment,  
Aux pauvres de grande ressource.  
La hauteur des forêts de moi tire sa source,  
Comme la moindre fleur qui paroît à vos yeux.  
J'offre encore un Auteur, avec raison fameux.  
Dans 4 2 6 5, on trouve une rivière.  
2 & 6, 7 & 8, montre un tems qui n'est plus.  
Mes pieds pourroient encore former maint  
caractère ;  
Mais c'est assez, lecteur, il seroit superflu  
De te mettre pour moi plus long-tems à la gêne,  
En vérité ! je n'en vaux pas la peine.

---

Dans le LOGOGRIPHE du mois passé, on trouve trône ; & avec une simple transposition, on aura le mot principal ; c'est au lecteur ingénieux à faire cette découverte.



IV. PARTIE.

---

LE  
NOUVELLISTE  
SUISSE,

OU

ANNALES POLITIQUES  
DE L'EUROPE.

---

I T A L I E.

**R**OME. Sa Sainteté vient d'élever à la dignité de Cardinal, le frère du Comte d'Oeyras, Seigneur Portugais & l'a préconisé en plein Consistoire. C'est le premier Cardinal de sa création. Le Roi de Sardaigne ayant demandé au Saint Père la permission d'appliquer pendant 10 ans, au profit d'un Hopital pauvre, les revenus de quel-

que riche Abbaye, lorsqu'elle deviendroit vacante; Sa Sainteté a répondu, que dix ans ne suffisoient pas pour cela, mais qu'il falloit les y annexer pour toujours. Cette réponse a été si agréable à S: M. S. qu'Elle a consenti sur le champ à recevoir un nouveau Nonce à Turin, avant qu'on ait décidé qu'il fera du premier rang, comme Elle l'a précédemment demandé. Les lettres d'Espagne annoncent, qu'il est arrivé dernièrement à Cadix 700 Jésuites expulsés en partie des Isles Philippines, & en partie du Maragnan & de Lima, & qu'on se dispose à les faire remettre à la voile pour les transporter dans l'Etat de l'Eglise avec la pension ordinaire.

S. M. Impériale, dans son voyage en Italie, eut un long entretien à Forli avec le Comte Papini, sans être connue. Celui-ci, mieux instruit dans la suite, prit la liberté de lui écrire à ce sujet, & en reçut la réponse suivante, qu'on croit devoir transcrire ici en entier.

Je me rappelle toujours avec plaisir, *mon cher Papini*, l'entretien que j'eus avec vous en passant à Forli, & les bons conseils que vous voulûtes bien me donner dans cette occasion. La sincérité avec laquelle vous me parlâtes, ne me permet pas de douter de celle des senti-

mens que vous m'exprimez dans votre  
 lettre du 1. Décembre, & de tous les heu-  
 reux présages que vous m'annoncez. Ces  
 sentimens me font d'autant plus agréa-  
 bles, que vous me les avez voués dans un  
 tems, où vous ne me connoissiez pas en-  
 core & où vous me preniez pour un par-  
 ticulier, sans soupçonner cet appareil de  
 dignité éminente, à laquelle il a plu à la  
 Divine Providence de m'élever. Les élo-  
 ges qu'on nous prodigue, & toutes les  
 choses qu'on nous dit, s'adressent mal-  
 heureusement beaucoup plus à notre rang  
 qu'à notre personne. Conservez-moi  
 cette affection, *mon cher Papini*, & soyez  
 persuadé, que je serois très fâché, si  
 vous n'estimiez pas en moi l'homme,  
*titre supérieur, à tous ceux que l'on peut me*  
*donner; & que Joseph préfère d'être ai-*  
*mé, à toutes ces protestations extérieu-*  
*res & à tous ces hommages, par lesquels*  
*on encense continuellement l'Empereur.*  
 Croyez donc, que je serai toujours ani-  
 mé des mêmes sentimens. Je prie Dieu,  
 &c. à Vienne le 1 Janvier 1770. Signé  
 JOSEPH.

LE St. Père a fait lever dans Rome 400  
 soldats pour servir sur mer. Ils seront  
 distribués le long des côtes de la mer  
 Adriatique.

## 1796 JOURNAL HELVÉTIQUE

ON mande de Trieste, que l'Empereur de Maroc a actuellement en mer 50 bâtimens de différentes grandeurs, qui ont établi leur croisière sur les côtes de la Barbarie; que les peuples de la Morée se disposent à agir contre la Porte, dès que la flotte Russe sera arrivée dans ces parages; que le Prince Dolgoroucki a rejoint, avec un renfort d'Esclavons à sa solde, les Monténégrins, qui, fortifiés par ce secours, se sont emparés de diverses places.

TROIS Métropolitains d'Allemagne & quelques autres Evêques ont demandé au St. Père & obtenu la suppression de divers jours de Fêtes dans leurs Diocèses respectifs. Divers Vaisseaux Russes ont paru à la rade de Livourne & dans le Canal de l'Isle de Malte. L'Amiral est parti de Port-Mahon avec une partie de la flotte. Un autre Vaisseau est arrivé à Cassopo, dans l'Isle de Corfou. On prétend, qu'il est chargé, de même que plusieurs autres, d'armes & de munitions de guerre. Le Gouvernement Génois, loin de retirer les troupes de Saint Rêmo, y fait passer un Régiment entier, pour en renforcer la garnison. Les préparatifs de guerre continuent à Turin. Quatre Régimens Savoyards se sont mis en mouvement sur le bruit qui s'est répandu, que

la France faisoit quelques dispositions du côté du Dauphiné.

### ANGLETERRE.

**L**ONDRES. On a traité dans la Chambre des Communes l'affaire du subside, & accordé 16,000 hommes pour le service de l'année courante; ce qui semble annoncer une prolongation de la paix actuelle. On y a proposé de nouveau l'affaire de M. Wilkes, & après de vifs débats, dans une très longue séance, il a été déclaré inhabile à pouvoir être jamais élu Représentant, pendant la Séance du présent Parlement. On a ensuite agité à cette occasion une question générale & fort importante, laquelle a été prise à diverses fois en objet. Il s'agissoit de décider, si la Chambre Basse n'a pas seule le pouvoir de déclarer un membre, quoiqu'élus, incapable de siéger, & s'il faut pour cela un acte exprès des trois pouvoirs réunis, ou du Parlement entier. La première proposition a passé pour l'affirmative, à la grande pluralité des suffrages; ce qui décide absolument du sort de M. Wilkes à cet égard. Cette même affaire ayant été portée à la Chambre Haute, elle y a été longuement & profondément discutée. L'un des partis posoit

pour principe, que les trois pouvoirs composant l'Etat de la Grande-Bretagne, chacun d'eux deviendroit inutile, s'il n'avoit pas le droit d'arrêter, comme celui de coopérer. D'un autre côté, on prouvoit par divers exemples, que la Chambre Basse avoit été autorisée à expulser seule les membres qui la composent, & ce dernier avis a prévalu à la pluralité des suffrages. Cependant 41 Pairs ont fait porter dans les Registres de la Chambre Haute une protestation en forme contre cette décision, prétendant qu'elle est dérogoire à l'autorité de cette Chambre, injurieuse aux Représentans des peuples, comme à la Couronne, & contraire aux droits des Electeurs, l'un des principes fondamentaux du Gouvernement. Le Docteur Musgrave a paru à la barre de la même Chambre, au sujet de sa lettre contre quelques-uns des négociateurs de la dernière paix. Ses accusations ont été trouvées vagues & hasardées; mais en considération de son zèle patriotique, quoiqu'imprudent, on ne lui a infligé aucune peine, & il a été trouvé convenable de laisser tomber cette affaire. Cependant ce Docteur s'est embarqué immédiatement après pour se rendre en Portugal.

Le Roi a envoyé un message à la Chambre des Communes, par lequel S. M. la

requiert de prendre des mesures pour terminer les divisions qui règnent entre les membres & dans la nation en général. La Chambre a ordonné en conséquence de porter un Bill pour déclarer inhabile à y avoir séance, tout membre, qui seroit trouvé coupable de quelque animosité.

ON assure, que la flotte Russe ne pourra être rendue à sa destination qu'au mois d'Avril, plusieurs vaisseaux ayant besoin d'être radoubés & leurs équipages étant en partie malades. On en compte plus de 400 dans l'hôpital de Portsmouth.

#### F R A N C E.

**P**ARIS. Comme il se trouve beaucoup d'effets royaux entre les mains des négocians, l'on craint, que l'arrêt, qui ordonne de les convertir en contrats, n'ait des suites fâcheuses, & l'on dit, que le Parlement a arrêté des Remontrances pour demander, qu'au moins une partie de ces effets reste dans le commerce.

MR. Terray, nouveau Contrôleur Général, continue à faire divers arrangemens propres à diminuer les dépenses & à augmenter les revenus du Roi. Il vient d'être nommé Ministre d'Etat, & il a pris séance en cette qualité dans le Conseil.

## 400 JOURNAL HELVETIQUE

DEUX nouveaux arrêts viennent de paraître. L'un ordonne la suspension du paiement des Rescriptions sur les Recettes générales, des Finances & des assignations sur les fermes générales unies, à compter du 1 Mars 1770. L'autre suspend, à la même date, le paiement des Fermes générales unies. Le Parlement a fait des Remontrances à ce sujet. Sa M. y a répondu en donnant des assurances de rétablir les payemens, aussi-tôt que les affaires de l'Etat le permettront. Surquoi d'itératives Remontrances ont été arrêtées & des Commissaires nommés pour y travailler.

ON a enregistré un édit, par lequel le Roi se reconnoit débiteur de 30 millions envers la Compagnie des Indes & constitue 1200,000 livres de rente perpétuelle sur la Ferme des Postes. Les lettres Patentes qui autorisent cette Compagnie à ouvrir une Lotterie de 12 millions, ont été expédiées & enregistrées en Parlement. Elle continue à faire la matière de divers écrits, que l'on publie pour ou contre sa suppression.

UNE nouvelle opération de finance, qu'on annonce comme prochaine, est un emprunt de 172 millions, moitié en espèces & moitié en effets réduits à 2 & demi pour cent. La lecture de l'édit, qui a pour

objet cet emprunt , a été faite en Parlement, toutes les Chambres assemblées. Sa destination est pour le payement des Rescriptions. On a lu aussi une déclaration qui, dans les mêmes vues, suspend pour quatre ans tous les remboursemens, qui devoient être faits par pays d'Etats, des sommes empruntées pour le Roi.

## H O L L A N D E

**L**A HAYE. Le Conseil d'Etat vient d'envoyer aux Provinces respectives, la pétition générale avec les états de guerre, ordinaires & extraordinaires. Elle contient un tableau exact des besoins de la République, dans un tems où la tranquillité générale de l'Europe paroît menacée. On y insiste sur les finances, sur la ponctualité à fournir les contingens des Provinces respectives, & sur la nécessité de pourvoir aux forces de terre & de mer, en déclarant, que le Conseil fournira des plans, au moment où les Confédérés seront d'accord sur ces importans objets.

Les Etats de Hollande, après avoir réglé leurs contingens, cherchent à soulager les cultivateurs, qui ont fait des pertes très-considérables par la mortalité des bestiaux, laquelle n'est pas encore finie & en a em-

porté au delà de 114, 000. On s'occupe de même à trouver les moyens de prévenir les suites des inondations, qui ont couvert une grande étendue de terrain le long du Wesel. On apprend même, que les eaux du Leck ont haussé considérablement depuis peu, & que le Betuve est de nouveau submergé. S. M. Pr., à qui les Etats Généraux s'étoient adressés, sur la menace faite par la Régence de Clèves, de percer les digues du Rhin, leur a répondu très favorablement, insistant cependant sur la prompte nomination des Commissaires. L. H. P. ont chargé leur Ministre à Peterbourg d'obtenir, que leurs sujets commerçans dans le Levant ne soient pas molestés par la flotte Russe. On en a fait autant auprès des Puissances Barbareſques.

#### ALLEMAGNE.

**R**ATISBONNE. Le Mandataire de la Ville de San-Remo a distribué aux Ministres de la Diète un mémoire fort intéressant, contenant les raisons, qui ont empêché cette Ville de souscrire à l'accommodement proposé par les Génois, & tendant à prouver par les déclarations successives de plusieurs Diètes, que San-Remo a toujours dépendu immédiatement de l'Empire.

On s'y plaint ensuite, de ce que les Génois en ont augmenté la garnison & vexé les habitans de cette Ville, en les assujettissant à diverses impositions onéreuses & contraires à leurs droits. On finit par réclamer la protection de l'Empereur & de l'Empire.

L'ELECTEUR de Saxe a fait notifier au Corps Evangélique, par son Ministre à la Diète de Ratisbonne, que S. A. E. avoit ratifié, dans l'Assemblée des Etats du pays, l'assurance de maintenir inviolablement les Protestans dans le libre exercice de leur religion.

DES lettres de Prague portent, qu'en exécution d'un Rescrit de l'Impératrice Reine, le Gouvernement avoit fait défense de débiter ou de lire la fameuse Bulle *In Coena Domini*, de même que tous les ouvrages, qui ont paru ou qui pourroient paroître en sa faveur, avec ordre aux Libraires ou particuliers, qui en ont des exemplaires, de les faire passer, sans délai, dans l'étranger. L'Electeur de Mayence vient de publier un Mandement, pour la suppression de quelques jours de Fêtes, & pour renvoyer la célébration des autres aux Dimanches suivans, retranchemens approuvés par le Pape régnant.

**V**IENNE. Diverses Lettres annoncent, que les progrès des Russes dans la Moldavie & la Valaquie augmentent continuellement. La Cour Impériale fait marcher dix nouveaux Régimens Autrichiens en Hongrie, pour y renforcer le cordon. On assure même, qu'Elle prendra à sa solde 6000 hommes de troupes Bavaraises. On mande de Berlin, que S. M. Prussienne a décoré du grand ordre de l'Aigle noir les Lieutenans - Généraux Barons de Buddenbrock, de Willisch & de Lentulus; ce dernier, est Gouverneur de la Principauté de Neuchâtel & Valengin.

P O L O G N E

**V**ARSOVIE. La guerre intestine, qui depuis si long - tems désole ce Royaume, loin de se ralentir, semble au contraire prendre toujours de nouvelles forces. A peine une Confédération est - elle dissipée, qu'il s'en forme une autre. La discorde qui règne souvent entre leurs Chefs respectifs & les efforts multipliés des Russes, ne suffisent point pour éteindre un feu si opiniâtre, d'autant plus que les succès de ces derniers ne sont rien moins que constans,

malgré les relations qu'on en publie. Il se donne fréquemment de petits combats, qui ne servent qu'à affoiblir les deux partis.

SUIVANT une lettre du Colonel DREWITZ, ce commandant des troupes Russes dans la Pologne, à la tête d'un Corps de 6000 hommes, a entièrement défait M. Stanislawski, Régimentaire-Général de la Pologne, qui en avoit un de 8000 de Confédérés, l'a fait prisonnier avec trois Mareschaux, lui a tué 1500 hommes & enlevé 15 pièces de canon. C'est la première bataille rangée qui se soit encore donnée entre les Russes & les Confédérés. Ceux-ci doivent avoir été de nouveau battus, trois jours après par le même Général, dans un autre quartier de la Pologne. Malgré tous ces défavantages, les Confédérés ne laissent pas de tenir la campagne, quoique de nouvelles troupes Russes soient entrées dans la Pologne, sous le commandement du Général NUMMERS. Leurs Chéfs ont même établi un ordre de Chevalerie, & ceux qui y seront admis, porteront une croix d'or avec cette devise: *Pro Fide, Patria & Libertate*. Un parti de Confédérés vient d'exécuter heureusement une entreprise hardie, en enlevant les deux Comtes Grabowski, l'un & l'autre protecteurs des Diffidens. Ils étoient alors sur

les terres du Prince Czatorinski, Grand-Chancelier de Lithuanie. Cet événement a causé une grande fermentation dans cette Capitale, ces Seigneurs ayant alors sur eux, outre une somme considérable en espèces, plusieurs effets de prix & des papiers d'une très grande importance. Les Russes font les plus grands efforts pour parvenir à les remettre en liberté, tandis qu'ils ne l'ont pas encore rendue aux Evêques & aux Magnats Polonois, qui par ordre de leur Souveraine furent enlevés de même dans les commencemens des troubles actuels.

## R U S S I E

**P**ETERSBOURG. L'Impératrice a donné ordre d'équiper en toute diligence une nouvelle Escadre, qui sera composée de 12 vaisseaux de guerre.

Le Patriarche d'Arménie doit avoir fait signifier à tous les Grecs répandus dans les diverses provinces de l'Empire Ottoman, de faire cause commune avec ceux qui suivent une même religion avec eux.

Plusieurs Officiers généraux & Colonels d'infanterie & de Cavalerie, qui servoient dans l'armée Russe, commandée par le Général WEYMARN, ont demandé & obtenu leur démission.

On a eu avis qu'un corps peu considérable de chasseurs Russes & d'Arnautes posté à Bucharest avoit été surpris par les Turcs & obligé d'abandonner cette ville; mais que le lendemain un détachement de l'armée Russe en avoit délogé ces derniers & s'en étoit emparé de nouveau. La trop grande distance des places de Galatsch & d'Ibrahimow, par rapport aux autres postes de l'armée Russe, a été cause qu'on en a retiré les troupes qui les occupoient. Un Courrier dépêché par le Général ROMANZOW a apporté la nouvelle de deux avantages considérables remportés sur les Turcs, les 14 & 15 Janvier, dans les environs du Danube, par le Général Comte Podboroczani, quoique fort inférieur en nombre aux ennemis, qui étoient venus l'attaquer à deux reprises & qui doivent avoir été reponffés avec perte. On leur a pris plusieurs drapeaux & deux chariots chargés de munitions de guerre.

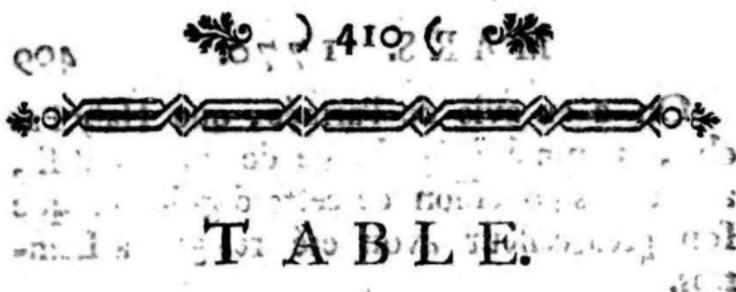
### TURQUIE.

**C**ONSTANTINOPLE. Le grand Seigneur a de fréquentes conférences avec le Muphti, ce qui semble ne pas annoncer une prochaine paix avec les Russes. Les préparatifs de guerre continuent dans tou-

tes les Provinces. Tous les Pachas des Provinces Asiaticques ont ordre de rassembler leurs forces, de combattre les Géorgiens & de les empêcher de passer en Europe. Le grand Seigneur a aussi envoyé un exprès à Alger, avec ordre de faire sur le champ la paix avec le Dannemarc, afin de réunir toutes les forces contre les Russes. S. H. informée qu'à l'approche des troupes de cette nation, les habitans de la Moldavie & de la Valachie avoient résolu de se soumettre volontairement à l'Impératrice de Russie, les a déclaré rebelles, coupables de trahison & dignes de mort; en conséquence de quoi trois Pachas, ont ordre de se mettre en marche, pour chasser les ennemis de ces Provinces & en punir les habitans. Mais l'on a été informé depuis-lors que ces trois Officiers généraux ayant rassemblé un corps de 50,000. hommes aux environs de Galatsch, & tenté de déloger les Russes, ont été mis en fuite & poursuivis jusques au Danube, après avoir essuyé une perte considérable. Le Ministre Britannique auprès de la Porte, a obtenu que Mr. Obreksov, Ministre de Russie, lequel, depuis le commencement de la guerre, étoit détenu dans cette capitale, seroit transporté à Démotica, près d'Andrinople, où il restera vraisemblablement jusques à la paix.

On a eu avis de l'armée, que Haly Pacha, nommé à la charge de grand-Visir, avoit pris possession de cette dignité & que son prédécesseur avoit été relégué à Lemnos.





**I. PARTIE. ANNALES Littéraires**  
*de la Suisse.*

1. <i>La Palingénésie Philosophique : 6e.</i>	
EXTRAIT.	p. 285
2. <i>Discours philosophiques sur les principes fondamentaux de la Religion,</i>	
<i>par M. JERUSALEM.</i>	316
3. <i>Dictionnaire de la Bible par M. BECK.</i>	328
4. <i>Le Caffé, ouvrage périodique.</i>	331
5. <i>Essai sur les maladies des Gens du monde par M. TISSOT.</i>	332
6. <i>Almanac des Négocians, &amp;c.</i>	333
<i>Encyclopedie militaire.</i>	335
<i>Epheméride du Citoyen.</i>	336

**II. PARTIE. ANNALES Littéraires**  
*de l'Europe.*

ALLEMAGNE. I. <i>Système d'éducation</i>	
<i>par M. BASSEDOU.</i>	337
FRANCE. <i>Les Jeux de la petite Thalie.</i>	350